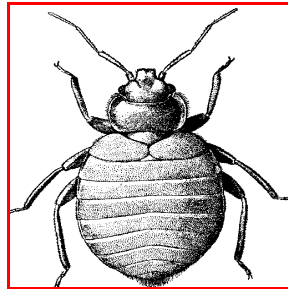


Marc Angenot

**On ne fait pas de bonne littérature
avec de bons sentiments**

ET AUTRES ESSAIS



Discours social / Social Discourse

Nouvelle série / New Series

Volume V (2001)

Discours social / Social Discourse est une collection de monographies et de travaux collectifs, en français ou en anglais, relevant de la théorie du discours social et rendant compte de recherches historiques et sociologiques d'analyse du discours. Cette collection est publiée à Montréal par la CHAIRE JAMES MCGILL de langue et littérature françaises de l'Université McGill.

Le présent volume est le cinquième de la deuxième série qui succède à la revue trimestrielle *Discours social / Social Discourse* laquelle a paru de l'hiver 1988 à l'hiver 1996. *Discours social / Social Discourse* est dirigé par Marc Angenot.

Nouvelle série, année 2001, volume V :

Marc Angenot, *On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments:
Théorie française, écriture moderne, militantismes américains.*

Suivi de : *À quoi sert la littérature? Et de : Pour en finir avec les études littéraires.*

un volume de 51 pages (20 x 22).

© Marc Angenot, 2001.

Prix de vente, taxes comprises et franco de port au Canada: \$ (CAD) 5.00.

En Europe: € 4.00.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. *L'ANTIMILITARISME: IDÉOLOGIE ET UTOPIE* PAR MARC ANGENOT
2. *DIALOGUES DE SOURDS: DOXA ET COUPURE COGNITIVE* PAR MARC ANGENOT
3. *SOCIOCRITIQUE ET ANALYSE DU DISCOURS. PRÉSENTÉ PAR PASCAL BRISSETTE ET PAUL CHOINIÈRE*
4. *L'ENNEMI DU PEUPLE* PAR MARC ANGENOT.

EN PRÉPARATION :

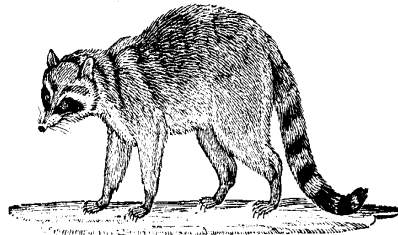
6. *LA CHUTE DU MUR DE BERLIN DANS LES IDÉOLOGIES. ACTES DU COLLOQUE DE PARIS*, ÉDITÉS PAR RÉGINE ROBIN ET MARC ANGENOT

ISBN: 0-7717-.....-

Pour Robert F. Barsky
en signe d'amitié,
ces notes de conférences
où je teste quelques hypothèses
et dis quelques convictions

TABLE

| | |
|---|----|
| On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. | 5 |
| À quoi <i>sert</i> la littérature? | 34 |
| Pour en finir avec les études littéraires. | 39 |
| Bibliographie. | 45 |
| Notes. | 49 |



On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments : Théorie française, écriture moderne, militantismes américains

*La chose est un appareil; elle produit à la machine
de la critique standardisée, ses jugements doivent être
produits en série. Un enfant pourrait se servir de l'appareil :
c'est un automate doté d'un dispositif qui protège
contre toute pensée indépendante.*

**Alexander Döblin en 1930, sur la critique littéraire stalinienne
de *Linkskurve*.**

*Au fur et à mesure qu'elle croyait moins
à la réalité du monde extérieur, elle mettait plus
d'acharnement à chercher à s'y faire une bonne position.*

Proust, dans *Sodome et Gomorrhe*, parlant de Mme de Cambremer.¹

À ceux qui ont intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage...
Baudelaire, «Projet d'une préface aux *Fleurs du Mal*».²

L'objet de notre rencontre, c'est l'influence de la théorie ou de certaines théories françaises – il restera à dire lesquelles – sur la critique littéraire et culturelle en Amérique du Nord depuis un peu plus de 20 ans.* Tâche décourageante! On devrait sans doute commencer à la façon de La Bruyère: *Tout est dit et l'on vient trop tard* après douze années et plus d'analyses, d'objections, réfutations et polémiques contre une certaine critique littéraire «franco-

américaine» – les premières révélations sur Paul De Man, son passé nazi et la chute posthume du père belgo-américain de la déconstruction remontent au milieu des années quatre-vingt³ et la série intercontinentale de livres sur la mystification Sokal et l'imposture des «charlatans» français, Lacan, Deleuze, Irigaray et autres Kristeva n'est pas épuisée: il en paraît encore à l'heure où nous parlons.⁴ Vous trouverez même un site internet qui vous propose un logiciel qui vous permet de produire des articles post-modernistes à volonté, générosité perverse du département d'informatique de l'Université Monach en Australie:

* Une version très condensée de cet essai a été lue en séance plénière au colloque international *PARIS/USA* tenu à l'University of Western Ontario à London et organisé par le Prof. Robert F. Barsky, les 22 au 24 octobre 1999.

[http:// www.cspe.monach.edu.au/cgi-bin/postmodern](http://www.cspe.monach.edu.au/cgi-bin/postmodern).

La critique nord-américaine, *déconstructionniste* (ce qui est devenu une *catégorie bateau*, puisqu'on y trouve entassés les zéloteurs de Jacques Derrida comme ceux de Foucault, de Lacan, d'Irigaray, de Baudrillard, de Deleuze, de Lyotard et al., et les partisans éclectiques de tout ce monde à la fois), *post-moderne* (c'est son qualificatif favori), critique française d'inspiration (du moins l'est-elle de citations abondantes), n'a cessé de faire l'objet sur ce continent (la France en soupçonne à peine l'existence) de vagues successives de critiques, d'attaques et même de dénonciations.

C'est un trait de l'aveuglement intellectuel et de l'esprit partisan que de se débarrasser de ses adversaires en leur collant une étiquette et en les mettant tous dans le même sac d'infamie. Dans les années trente, les staliniens dénonçaient avec une bonne conscience en béton, se dispensant du même coup de les réfuter, les «trotskystes-zinoviévistes, alliés objectifs du fascisme». Aujourd'hui, quelques répliques venues des *Cultural Studies*, des *Women's Studies* et de certains départements de lettres américains et canadiens voudraient faire croire que les attaques ne sont venues et ne viennent que d'une droite néo-libérale reaganienne, attachée à la défense d'un «canon» obsolète de grands écrivains mâles, hétéros, blancs et

morts, et hostile à la promotion des cultures propres à ce qu'on nomme les «minorités». Je ne vois ici qu'une dénégation facile, mais je passe sur le fait qu'il n'en est rien: je suppose que la *diversité* philosophique et politique des objections et des réfutations, la multiplicité de leurs angles d'attaque, seront abordées par l'un ou l'autre dans ce colloque même. À mon sens en tout cas, les critiques les plus justes, les plus pertinentes et dévastatrices de ces théories à la mode sur les campus américains sont venues de gens de gauche (il est vrai que la catégorie même de la «gauche», si elle devait impliquer une sensibilité commune et des perspectives convergentes, est devenue un peu problématique)⁵. Qu'on relise par exemple, sur la culture victimaliste U.S. et ses doctrinaires universitaires, le pamphlet informé, perspicace et drôle du critique d'art néo-zélandais Robert Hughes, *The Culture of Complaint: The Fraying of America*.

Ma constatation première sera qu'il s'est établi de fait *une ligne de partage irréconciliable* entre le courant critique disons *post-moderniste* – dont je vais essayer de dégager l'axiomatique propre et non simplement lui coller une étiquette – et toute approche socio-historique et philologique du fait littéraire dont il reste cependant de rares représentants dans le monde anglo-américain.

D'autre part – ce constat élève un

doute préalable sur le caractère «français» du courant de pensée dont je parle – il convient de noter que ce sont des critiques français de passage en Amérique qui ont rejeté les premiers et avec le moins de sympathie cette critique qu'ils rencontraient sur les campus américains.⁶ Tzvetan Todorov a publié il y a quinze ans déjà (1986) un petit essai méprisant intitulé «Voyage en critique américaine» qui renvoie le déconstructionnisme (et le communitarisme herméneutique à la Stanley Fish) à l'ineptie et – avant la lettre – à l'imposture. Dans son essai, Todorov rattachait en outre le «scepticisme dogmatique» de cette critique américaine à une position politique condamnable à ses yeux, puisque jugée conservatrice, anti-humaniste et anti-démocratique, sans qu'il approfondît du reste le contraste entre ce jugement et les prétentions militantes (on n'ose dire «progressistes») que beaucoup de ces universitaires affichaient.⁷

Par ailleurs, à un niveau plus éthéré que celui des polémiques courantes, la pensée censée avoir inspiré au premier chef toute cette critique, celle du philosophe Jacques Derrida, a fait l'objet d'attaques répétées d'autres philosophes peu sympathiques à son système, qu'il s'agisse de John Searle, de Jürgen Habermas ou encore de Pierre Bourdieu dans quelques pages de *La Distinction*. John Searle n'y avait

pas été avec le dos de la cuiller en résumant Derrida dans la catégorie de l'«indigence intellectuelle manifeste»⁸.

Les attaques à caractère explicitement politique contre la philosophie post-moderne ont toutes cherché en effet à la marquer à *droite*, à la faire voir *réactionnaire*, suscitant des rugissements indignés de ses partisans. Jürgen Habermas a analysé et classé comme «néo-conservatrices» les philo-sophies de Foucault, Deleuze, Lyotard, les voyant aboutir, en dépit de leurs apparences fendantes et de leur pose non-conformiste, au statu quo du capitalisme avancé, à l'à-vau-l'eau du *Kulturpessimismus*, à la haine des Lumières, à l'ataraxie du doute principiel sur la raison. Timothy Reiss, auparavant, avait fait du succès académique américain du «deconstructionism» le symptôme ultime du retrait de puissance explicative de la raison discursive : si toute référence au monde empirique s'est évanouie, je peux dire n'importe quoi... Certains essayistes américains, dans la foulée du scandale Paul De Man, ont suggéré qu'il fallait déceler quelque continuité entre le nazisme de jeunesse du grand homme de Yale et le déconstructionnisme de son âge mûr.

On doit rappeler dans ce contexte les convergentes dénonciations *politiques* du grand précurseur philosophique de tous ces penseurs français, Martin Heidegger – dont

Jean-Pierre Faye, Pierre Bourdieu et Habermas encore ont montré l'un après l'autre et hors de tout doute la connexité intime de l'ontologie hautaine avec l'idéologie nazie, la «traduction» philosophante de cette idéologie opérée par le philosophe de Freiburg in Breisgau.⁹

Pour le public américain hors des campus, l'affaire en tout cas semble jugée. Ce qui transpire des départements de lettres et d'études culturelles a fait au cours des années 1990 l'objet *exclusif* de chroniques humoristiques et ne provoque plus dans les journaux et les revues qu'une hilarité routinière. Voyez dans le *New Yorker* d'il y a quelques mois, à titre d'échantillon, une enquête sur l'enseignement de la vidéo porno, tout particulièrement le «Geriatric Porn», dans certains départements de *Cultural Studies*, «The Loose Canon : Why Higher Learning has Embraced Pornography».¹⁰

Si j'adoptais un point de vue corporatiste, je serais en droit de me dire alarmé de cet opprobre jeté sur toute la «profession». Il faut en tout cas, pour avoir résisté à cette unanimité réprobatrice du monde extérieur, à ce tir de barrage de droite et de gauche que la critique et la théorie «franco-américaines», assiégées dans ses citadelles académiques depuis le temps d'une génération, ait acquis une rare capacité de résistance, de perpétuation et

d'indifférence au vaste monde.

Il y a une autre réaction dénégatrice préalable qu'on rencontre trop souvent pour que je passe outre. Elle prétend que ce dont je parle, que cette critique théorique «lacano-derrido-foucauldienne», ou de toute autre épithète qui vous conviendra, n'existe tout simplement pas, que la *French Theory* n'est, à l'instar de la chose connexe appelée *Political Correctness*, qu'un *straw man* (corrigeons: une *straw person*), une caricature malveillante de quelques thèses qui heurtent le sens commun, un amalgame malveillant, un simulacre diffamatoire construit par des adversaires politiques en vue de mettre les rieurs et les indignés de leur côté. La *French Theory*, avec ses ridicules et ses impostures ne serait qu'une invention satirique d'universitaires conservateurs comme Roger Kimball, de féministes-traîtresses comme Camille Paglia¹¹ et de scientifiques déclarés mesquinement positivistes comme Alain Sokal.

De même, la *Dictatorship of Virtue*, le néo-puritanisme, l'esprit de censure, la *Culture of Complaint*, l'«angélisme exterminateur», les progrès sur campus de la *Biopolitics*, ceux de l'*Identity Politics* (je fais allusion en énumérant ces catégories à une série de livres connus de vous, tant en français qu'en anglais), toutes choses qui ont quelque connexité avec ce dont je parle, ne

correspondraient non plus à rien de réel ou en tout cas, à rien de répandu. Ce seraient des catégories désinformatrices bricolées par des réactionnaires coalisés. Admettre ces catégories, les prendre pour acquises, ce serait pratiquer un amalgame digne des Grands Procès staliniens.

Une telle objection, venant d'un milieu mis sur la défensive, n'est pas à écarter d'emblée: tout ce qui ressemblerait à une évaluation globale, qu'elle soit négative ou positive, du *scholarship* d'un demi-continent pendant le temps d'une génération est condamné à l'insignifiance. Sur plus de *sept mille* ouvrages de critique littéraire et culturelle paraissant annuellement en Amérique du Nord en anglais (je reviendrai sur ce chiffre), on rencontre évidemment le meilleur et le pire, le conformiste et l'original, le pertinent et l'inutile, le naïvement idéologique et le vaseusement carriériste côtoyant le solidement théorique et le novateur. t e l l e s oratoires, rien dit!



Je vais donc délimiter mon objet. Je prétends décrire ici un type de position théorique, un *idéaltype* qui admet de nombreuses variantes, qui est donc réducteur mais est opératoire et pertinent.

Son axiome est une *fallacie*, un paralogisme vieux comme les philosophies sceptiques en Occident, qui peut s'exposer ainsi:

Le monde est plein de discours qui prétendent le connaître et le nommer. Ces discours se contredisent fatalement entre eux et – intrinsèquement – ils ne dominent pas leurs présupposés ultimes. Or, ils ont tous, hors de la fiction littéraire, la prétention de quelque façon de dire vrai et de connaître quelque chose du monde... Quelle puissance transcendante va jamais arbitrer entre ces discours cacophoniques, contradictoires et infondés? Que puis-je jamais, moi, dire du monde, que puis-je prétendre connaître du monde, transcendantalement à ces discours apagogiques et aporétiques qui, vainement, dans leur brouhaha perpétuel, prétendent tous le/en connaître et ne parviennent pas à *s'entendre*? Dès lors, comme l'écrit Derrida, «Il n'y a pas de hors-texte» (il n'y a rien du moins à chercher de *ce côté-là*) et, plus simplement, comme le demandait autrefois Ponce-Pilate – le Jean-Baptiste du Déconstructionnisme à ce qu'il paraît – «Qu'est-ce que la vérité?» Le monde empirique n'existe pas (il est du

moins radicalement *hors de portée*) s'il n'y a de réel que connu et objectivé en «discours» et s'il m'est interdit sans une présomption effrayante de croire, moi seul, le connaître mieux que les discours contradictoires qui, séculairement, en dissertent en s'auto-décomposant.

Un corrélat ontologique s'ensuit. Ultimement, la vie, l'histoire humaines sont absurdes car il est rationnel de trouver qu'un tel «état de choses» se reflète dans des discours éternellement contradictoires et intrinsèquement aporétiques! Ceci serait en tout cas un indice de cela. Voilà le genre de sophisme qu'Auguste Comte eût détesté... si un de ses contemporains avait été en mesure de le formuler: fonder la philosophie en se servant une *seule* fois de la raison pour la discréditer, en déduisant de la déraison humaine omniprésente l'indice probant de l'absurdité du monde et de son «peu de réalité»!

Tout discours s'appuie ainsi sur un Πρωτον Ψευδος, sur un mensonge fondateur – sauf les discours de fiction et de polysémie qui opposent au monde, ailleurs vainement prétendu connu, leur inépuisable énigmaticité. Revanche tardive des belles lettres sur le positivisme! Dans un monde inconnaissable, seul le fictif et le non-monosémique disent quelque chose de vrai parce qu'ils ne cherchent pas à savoir ni enseigner positivement quoi que ce soit de

vrai et de déterminé sur le monde. C'est le *paradoxe du Crétois* mis à l'envers, *mundus inversus* : si tous les discours mentent, seul le genre de discours qui admet qu'il ment dit quelque chose de vrai!

Dans ce «contexte», toute invocation de la Raison universelle, toute recherche de la vérité des choses ne seront simplement jamais qu'impostures au service d'intérêts particuliers et, ultimement, au service d'une forme d'oppression établie dans un état de société. Derrière la raison discursive et ses prétentions à savoir quelque chose sur le monde, décelez en toutes circonstances la violence des dominants – de sexe, de race ou de classe. Toute axiologie est ainsi dévaluée. Tout présupposé sur l'espèce humaine est de droit infondé. Tout est relatif et rien n'est vrai sauf comme, pour les anarchistes de Barcelone, la thèse que rien n'est vrai ... Et encore.

Fort bien me direz-vous, je reconnais ici des théories répandues, mais comment surmonter ce paralogisme radical qu'on nous sert à tout propos? À ce point de la discussion, il est expédient de répondre que les réfutations du *relativisme pyrrhonien* remplissent simplement une bibliothèque – venant des philosophies rationalistes, des sociologies des sciences etc. Je renvoie sans plus à cette *bibliothèque* et me dispense de résumer en une page des réfutations trop connues – réfutations négligées par ceux

qu'elles atteignent et refoulées parce que les zélotes du relativisme post-moderne ne prospèrent que dans l'ignorance sectaire de tout ce qui se pense et se dit en dehors de leur obédience. C'est à quoi on reconnaît une *attitude fidéiste* et c'est bien de religiosité qu'il s'agit, fût-elle, mais dans les temps modernes on a vu plus bizarre, fondée sur un nihilisme.

Il y a dans les prémisses de la *French Theory* un paralogisme simpliste, simplificateur, substituant à la pensée historique et critique une attitude métaphysique de l'ordre du tout ou rien; paralogisme qui s'apparente à l'interprétation courte de Nietzsche par les gens du monde en une autre et précédente *fin de siècle*: «Dieu est mort, alors tout est permis!» La validation absolue du sens des discours de savoir est une chimère des âges métaphysiques ... alors rien jamais n'a une signification irréfutable et toute recherche du vrai et du juste est illégitime et vaine et dissimule des intérêts et des impostures. Le discours de savoir n'appelle que la vieille suspicion juridique, *cui prodest?* – à qui ceci profite-t-il?

On a envie de dire à cet amateurisme philosophique, à cette «philosophie dans le boudoir» post-moderne: «Encore un effort si vous voulez vraiment philosopher sur la variabilité des connaissances». Je propose d'appeler *pyrrhonienne* (au sens de l'école

sceptique radicale de Pyrrhon dans l'Antiquité tardive) cette critique an-historique, nihiliste et crépusculaire. Les disciples de Pyrrhon disaient: «Nous n'affirmons rien, oh! non, pas même que nous n'affirmons rien!» Ceci impressionnait la jeunesse dorée d'Alexandrie il y a dix-sept siècles. On voit que ce n'est pas trop neuf. La critique néo-pyrrhonienne s'établit sur la ruine des Grands récits «progressistes» et «révolutionnaires» et des grands pré-supposés sur l'homme, sur le cours des choses et le sens de l'aventure humaine qui nous viennent de l'*Aufklärung*.

Au niveau restreint du petit monde académique nord-américain, cette critique a servi à refouler les approches marxisantes, sociologiques, mais aussi philologiques et sémiologiques des textes littéraires. Ce refoulement et la dévaluation des démarches socio-historiennes et philologiques sont la *raison d'être tactique* de tout ce courant. Il n'est pas interdit en effet de lui appliquer *l'herméneutique des vils intérêts* qu'il applique si mécaniquement à tous autres; j'y reviendrai.

Politiquement, en dépit du pathos activiste qui l'englobe ou qui interfère avec lui, le pyrrhonisme post-moderniste, comme tous les pyrrhonismes passés, a un sens précis: désillusion et répudiation acceptée des grandes espérances *modernes*,

ataraxie¹², dérive néo-conservatiste.¹³ Il faut rappeler que la «subversion» si naïvement invoquée par les critiques post-modernes, la «subversivité» conçue par eux en termes spéculatifs, englobants et abstraits est un Char de Jaggernaut. La machine déconstructionniste passe, certes, sur les hégémonies discursives bourgeoises, capitalistes, machistes-phallogocratiques, positivistes-scientistes, et est censée les écraser – mais laissez-moi vous dire qu'elle ne s'arrête pas là et que les idéologies identitaires, féministes, antiracistes et autres résistent encore plus mal à cette machine: ce sera ma deuxième thèse qu'on peut illustrer de l'exemple de nombreux travaux récents — mais n'anticipons pas.

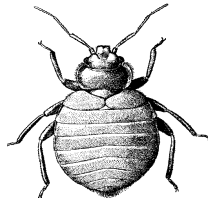
Cette critique post-moderne est-elle hégémonique ou simplement répandue? Je crois qu'elle prédomine largement dans le monde académique anglo-américain et qu'elle s'insinue dans des orientations critiques d'un caractère moins pyrrhonien, moins étranger à une pensée historique et sociale. Qu'elle est parvenue à les mettre sur la défensive, à les refouler et à les marginaliser – ce qui est la définition même et la fonction d'une hégémonie sectorielle.

Depuis 1979 – vingt-deux ans déjà! – *Derrida* est devenu le nom le plus cité dans les articles de la *MLA*.¹⁴ Et depuis vingt ans au moins, la machine tourne en rond dans une impasse.

Il n'est pas question pour moi de confondre cette antimétaphysique pyrrhonienne avec un *criticisme historique*, parfaitement pertinent dans les études discursives et culturelles et tout simplement coextensif au développement des sciences humaines. Le chercheur socio-historique peut lui aussi discerner des *apories* ou des *antinomies* dans les fondements d'une pensée, d'une formation discursive; il peut montrer les enjeux institutionnels et les intérêts cachés sous les discours assertifs (il ne fait même essentiellement que cela) et il peut admirer le travail polyphonique à l'œuvre dans certains textes littéraires qui opacifient les trop limpides certitudes d'une époque. Il ne fait simplement pas de ce *criticisme* un principe métaphysique, il ne croit pas devoir adhérer, pour raisonner sur la relativité historique et les contradictions humaines, à la thèse de l'inconnaissable du monde empirique (il admet au contraire l'inconnaissable néo-kantien qui revient à poser que les questions métaphysiques de cette farine sont *purement verbales*. Voir – ce rejet de l'attitude métaphysicienne n'est pas neuf – l'essai bien oublié du positiviste russe Eugène de Roberty, *L'Inconnaissable*. Paris: Alcan, 1889). Il ne transforme pas la Subversivité textuelle en une valeur ultime d'un monde décomposé et encore moins, étant donné l'absurdité intrinsèque de ce corrélat, en base d'un activisme qui serait

«politiquement» méritoire.

Cette différence dirimante entre la critique historique et l'antimétaphysique déconstructrice échappe aux zéloteurs du déconstructionnisme justement parce qu'ils se sont rendus prisonniers de cette chose paradoxale qui entretient leurs connivences, un *scepticisme dogmatique*.



Il faut préciser encore que le post-modernisme littéraire nord-américain est une version caricaturale, un *avatar* barbare de ses «sources» européennes. On raconte que, dans le haut Moyen Âge, quelque moine wisigoth, ayant péniblement déchiffré Saint Augustin et sommairement compris que les voies de Dieu sont impénétrables et que la liberté humaine s'anéantit dans la prescience divine, avait offert de la doctrine de la prédestination la version suivante, qu'il enseignait à qui voulait l'entendre: je suis, disons, Mère Thérèse, je me dévoue avec abnégation pour les lépreux et les agonisants ... mais Dieu m'avait prédestiné à l'Enfer et c'est en Enfer qu'automatiquement je me retrouverai pour endurer des souffrances éternelles. Au

contraire, je suis Madonna, je ne me soucie pas de mon salut, je ne suis ni chaste ni modeste, mais, ayant été par Dieu congénitalement prédestinée au Paradis, j'aurais fait cent fois pire que je m'y retrouverai bienheureusement pour l'éternité des temps.

L'évêque de ce moine sentit bien que Saint Augustin ne pouvait avoir pensé *cela* et qu'il était à tout le moins impossible de fonder une Église sur une telle théologie démoralisante. Il envoya son moine réfléchir aux pièges de l'exégèse hasardée et excessive, jusqu'à sa mort en quelque lointain couvent.

Les amateurs de *French Theory* me font penser à ce moine. Ni Derrida, ni Foucault, ni Lacan (et je n'en compare aucun avec Augustin d'Hippone) ne manquèrent en effet de bon sens élémentaire et de ruse raisonnable pour en venir au point de radicalisme sceptique de leurs trop enthousiastes disciples nord-américains. Ils ont joué un rôle critique contre la raison positiviste et ses excès de certitude, parfois avec un certain pathos roublard, mais jamais au point de refuser toute argumentation sur le monde empirique ni de ramener toute forme de science à une illusion et une violence dogmatique conjointement injustifiables.

Il y a souvent chez les littéraires un déchiffrement *alldoxique* de procédures qui

relèvent de la rhétorique philosophique établie depuis des siècles, et ne se transposent pas sans précaution. C'est en outre une tendance de l'Amérique de transformer en doctrine simples et carrées des conjectures européennes beaucoup plus complexes et plus subtiles. C'est un préjugé d'Européen si vous voulez: c'est déjà ce que déjà pensait Freud à Vienne de ses simplificateurs disciples américains.



Non seulement peut-on définir typiquement la théorie post-moderniste, mais cette sorte de critique ou de *theory* existe, je l'ai rencontrée.

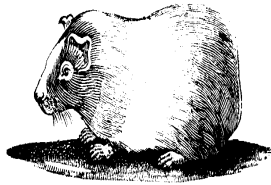
Pour prendre à mon tour les choses par le petit bout polémique de la lorgnette, je choisis donc un livre pêché chez le libraire de mon campus selon deux critères hautement empiriques: celui d'émaner d'une collègue américaine, apparemment notoire dans les *Cultural* et les *Women's Studies*, recommandée à titre *politique*, en quatrième de couverture, aux étudiantes par des chercheuses connues, dont Gayatri Spivak (qui admire «...a powerful and constructive political autocritique of gender theory»), et dont le livre s'offrait en piles, et

celui de comporter pour qui le feuillette un **nombre maximal** d'occurrences de noms de théoriciens français par page.

Il s'agit de l'essai de Mme Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*.

Ce qui me frappe, c'est que cet ouvrage qui s'autodéfinit de façon roublarde comme «postfeminist» (ce qui va me permettre de me positionner à son égard comme *post-postfeminist*, ce qui sans nul doute constituera une autre pas en avant) énonce d'entrée de jeu et avec fougue un doute radical sur toute conception objectiviste, biologique de la féminité, laquelle, assure-t-elle, n'est que le produit idéologiquement arbitraire et exploiteur du pouvoir masculiniste dominant (thèse qu'il me semble difficile de présenter comme neuve puisqu'elle fut celle de Simone de Beauvoir il y a cinquante ans, laquelle thèse l'auteure du *Deuxième sexe* n'est jamais parvenue cependant à *soutenir sérieusement*¹⁵). Elle enchaîne en mettant en doute toute identité, tout fondement anthropologique de quoi que ce soit – attitude présentée par l'auteure comme «subversive» mais infiniment prévisible, si vous voulez mon avis – mais elle ne cesse d'invoquer et cette fois sans aucune espèce de critique ni d'ailleurs de démonstration, des sourates de Lacan, Foucault, Irigaray et les autres, utilisant les embrayeurs «Foucault *points out*

that...» (P. 2), «Simone de Beauvoir *suggests* that...» (P. 8), «Irigaray *would maintain...*», «Irigaray *maintains...*» (P. 10) comme s'il s'agissait, au milieu d'un doute radical sur l'existence du monde empirique et sur les pouvoirs de la raison humaine, d'ultimes révélations d'un Évangile ou d'une Apocalypse! Foucault *indique* et Lacan *suggère* et Irigaray *prétend* bien des choses – choses du reste souvent incompatibles entre elles. Le retour constant de ces verbes *suggère* que leurs thèses, prises hors de tout contexte et de toute argumentation, fonctionnent comme des révélations indubitables, comme les articles de foi de saints et saintes des derniers jours dans un monde labile et déconstruit.



Il y aurait plusieurs façons d'aborder l'analyse de cette théorie post-moderne et plusieurs voies sont tentantes. La première, mais ce n'est pas séparable de ce qui suit, c'est de chercher à expliquer la prédominance même de la *Theory*, ou plutôt de relever l'idée bizarre qu'il serait possible, en quelque circonstance que ce soit, de faire de la théorie pour la théorie. Beaucoup de

travaux émanant du champ philosophico-littéraire nord-américain semblent n'empiler que des spéculations sur des conjectures sans jamais *s'appuyer* – comme on disait autrefois – sur une quelconque analyse empirique. Cette attitude est certes conforme aux prémisses du pyrrhonisme tardif, mais pour le lecteur venu de l'extérieur les produits théoriques donnent l'impression de tourner en rond et de ronronner à vide. À mon idée, mais c'est celle de tout le monde en dehors des études de lettres, le mot seul de “théorie” n'a aucun sens, le terme appelle un complément relatif: il n'est de théorie que de *quelque chose* et une théorie n'est jamais et ne saurait être que la synthèse d'analyses et l'émanation directe de celles-ci.

On doit rappeler au passage qu'en effet *la théorie* chez un Foucault, continue à se présenter, dans la composition même de ses écrits, comme le résultat synthétique d'une masse de connaissances supposées positives et contre-vérifiables qu'il aurait assimilées et disséquées – et c'est en quoi les critiques de Foucault, en relevant dans ses travaux des lacunes d'érudition, des amalgames fallacieux et des contresens parfois stupéfiants lui font des objections auxquelles les travaux de l'auteur des *Mots et les choses* ne peuvent se soustraire.

Évidemment, à partir du moment où on pose que la *Theory* peut se développer en

volutés infinies de conjectures sans être régulée par quelque référence empirique que ce soit, on se soustrait aux réfutations critiques dévastatrices auxquelles l'œuvre d'un Michel Foucault est spécialement vulnérable.

Deux «explications», toutes deux déplaisantes aux universitaires que je vise et d'ailleurs disqualifiées d'avance par la métaphysique qu'ils ont adoptée, l'une sociologique et l'autre historique, de l'hégémonie déconstructionniste s'offrent à moi.

Il s'agit en effet *d'expliquer*, c'est-à-dire de trouver au phénomène une raison d'être qu'il n'avoue pas, et qui est d'un autre ordre, d'un ordre plus vulgaire, de considération. Au fond, il s'agit de rendre au déconstructionnisme la monnaie de sa pièce, de lui faire avaler un peu de sa médecine en lui intimant à son tour que le sens de ses manœuvres est ailleurs que là où il prétend se situer.

Ma **première hypothèse** porte en effet sur la *fonction remplie* par ce recours si répandu à certaines théories sceptiques et relativistes venues de France dans le monde académique nord-américain.

Je ne leur vois qu'une raison d'être ultime et qu'une mission, d'ailleurs effectivement remplie, celles de *couper les études littéraires des sciences historiennes, sociales et philologiques* qui, dans les années

soixante menaçaient d'annexer ou d'absorber celles-ci.

Il y a en effet dans le présent siècle, de la part de certains philosophes comme de la part d'un grand nombre de professeurs de lettres, un «mépris pour les sciences sociales» qu'évoque Pierre Bourdieu dans *Choses dites* (dans son essai «Fieldwork in philosophy»). Malgré l'apport des sciences sociales et de l'historiographie aux études de littérature, ce mépris ne cesse de faire retour. Il a *ses raisons d'être* dans la logique du secteur – sinon de bonnes raisons. Les littéraires, après avoir flirté dans les années 1960-70 avec les sciences du langage, se sont vite fatigués et ont préféré en extrapoler des arabesques spéculatives et de «brillantes» conjectures, pour se dispenser d'assumer leur terne rigueur et leurs contraintes. Jacques Derrida tirant du *Cours de linguistique générale* de Saussure – habilement confronté à Heidegger – une anti-métaphysique pyrrhonienne de la *différance* offrait un séduisant exemple de la façon dont on peut s'emparer de la linguistique en y interpolant de «brillantes» spéculations. Lacan ne fit pas moins et dans le même temps en tirant à lui, grâce à de «brillants» contresens, le signifiant/signifié du *CLG*.

Quant à Michel Foucault, l'anti-positiviste et l'anti-structuraliste par excellence (à juste titre exaspéré d'être étiqueté par les journaux comme un

«structuraliste» au cours de ces années-là), toute son «archéologie» développe un scepticisme radical sur les sciences de l'homme. À ces titres, Derrida, Foucault – et Lacan, il va sans dire, lecteur solipsistique de Freud – offraient un appui décisif à une restauration de l'intégrité mythique des études littéraires comme jeu de spéculations «pures» et, si le mot s'applique encore, ils leur procuraient une *autorité*.

Une telle explication revient à renverser l'ordre de la légitimation, puisque c'est de légitimation qu'il s'agit; elle revient à expliquer le déconstructionnisme à la mode par *l'archaïsme perpétué* d'un secteur académique en déclin. À ce titre, ma thèse ne peut pas plaire à ce secteur, je le sens bien!

Cette critique post-moderne qui ne soupçonne même pas que depuis trente ans les sciences historiques et sociales ont entièrement changé d'aspect, est fondamentalement *ringarde*. Le prof de lettres, un certain prof de lettres dont le modèle se perpétue, préfère la position censée prestigieuse du philosophe spéculatif au labeur chargé de règles et de contraintes de quelqu'un qui se soumettrait aux critères établis dans les sciences sociales et dans les sciences ou arts philologiques. On décèle dans ce choix des composantes de ressentiment, d'ignorance, d'autocensure,

de conformisme, de simplicité d'esprit (d'où ces dilemmes bizarres jugés indépassables: ou un canon immuable, ou le relativisme absolu) qui contribuent en Amérique à l'apartheid des lettres et des «studies».¹⁶

Faute de pouvoir entrer en dialogue avec un scepticisme dogmatique qui relève de la croyance plutôt que de l'argumentation (s'il acceptait d'argumenter dans le cadre d'une positivité possible de la connaissance empirique, il serait infidèle à ses prémisses), l'observateur étranger à cette foi crépusculaire est tenté non pas d'analyser, mais *d'expliquer*, armé d'une sociologie sauvage tant que vous voudrez, la critique post-moderne et sa persistance. Je me suis référé à lui au début: Tzvetan Todorov, jouant au Persan naïf en Amérique, avait dès 1986 osé une explication qu'on peut déclarer méprisante mais que je ne conçois pas d'écarter et qui complète la mienne: celle de la **facilité** et de la **rentabilité** même du *procédé* déconstructionniste.

Ce procédé est à la portée, dans un secteur où la formation intellectuelle est, par tradition continentale, peu exigeante et peu systématique, du moindre universitaire peu doué. «Cet aspect dogmatique, écrivait-il, ... explique sans doute l'extraordinaire succès de la déconstruction dans les institutions universitaires [américaines]: il suffit d'appliquer la recette sur une matière

nouvelle et on obtient une exégèse 'originale'». (1986, 74). Au fond, dirions-nous, il était et demeure pratique de s'en tenir à la «theory» dans des départements de lettres nord-américains incapables de concurrencer sur le marché mondial la solidité érudite de l'universitaire anglais, français, ou allemand ou russe.

La voie d'explication complémentaire qui forme **ma deuxième thèse**, est d'un ordre économique. Elle est celle d'une logique de la surproduction et de la saturation. **7000** livres nouveaux paraissent (ou paraissent dans un autre pays anglophone et sont diffusés) en Amérique du Nord en anglais ANNUELLEMENT – sans compter les numéros de revues, les cahiers de recherche, les *working papers* – dans le **seul domaine des études littéraires et culturelles**. Ce chiffre, qui est d'exactly 7299 titres 'commerciaux' en 1996, est le produit d'une inflation asymptotique. On peut le comparer aux 842 ouvrages de la même catégorie qui parurent en 1946, 3288 en 1966, 4628 en 1976, 6210 annuellement autour de 1986¹⁷. La croissance de livres de critique littéraire et culturelle en 50 ans a été au bas mot de **1000%**.

Je ne puis m'empêcher de penser que ce chiffre constitue une donnée brute qui a une forte valeur explicative: les exigences de carrière, dans un secteur surpeuplé et saturé, en perte de prestige, ont engendré des

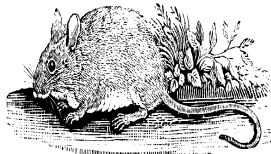
publications de plus en plus nombreuses d'un nombre décuplé de professeurs affrontés à un système de presses universitaires au bord de l'asphyxie et de l'effondrement.

Cette inflation sous contrainte de carrière de livres que personne ne lit, parce que personne ne pourrait trouver le temps de les lire, appelle des stratégies sous pression, qu'on va essayer de *légitimer* en vue de se constituer un capital académique et d'occuper un créneau, mais qui sont *anomiques ou hétéronomiques*, qui s'obligent à une rupture avec la logique traditionnelle du champ où on opère et avec ses formes de légitimation: – allégeance à une communauté idéologique, à un mouvement militant, si possible populaire auprès de la jeunesse, – surenchère sensationnaliste empruntée au monde des medias, historiquement étrangère donc au monde académique, par exemple traitement à chaud et dicté par la mode de *single issues*, de thèmes simplistes au goût du jour permettant de susciter fugacement un intérêt extra-académique (William C. Dowling étudie dans le *Journal of Scholarly Publishing* de Toronto quelques cas édifiants de ce qu'il désigne comme «Scholarly Publishing in the Age of Oprah»). Mais aussi, paradoxalement et sans que toutes ces diverses tactiques s'excluent le moins du monde, repli sur des orthodoxies

idéologiques bétonnées et fidélisation d'une clientèle estudiantine susceptible de renouveler le besoin d'une certaine propagande idéologique ressassée.¹⁸

Toute légitimation ressemble à ce que Freud analyse comme le «rêve de vol»: on croit échapper aux pesanteurs sociales et psychologiques là où elles pèsent de tout leur poids. *Verneinung* et *Verleugnung* qualifie le vocabulaire psychanalytique: dénégarion et mensonge à soi-même. Oublier ou ignorer l'histoire matérielle et la (socio-)linguistique devant le Texte, d'autant plus fétichisé qu'il est charlatanesquement déconstruit, c'est, à l'évidence, vouloir oublier aussi ou ignorer sa propre condition sociale de lecteur et de lectrice bourgeois américains, professionnels du commentaire littéraire et faisant carrière sur un campus.

Rien n'est plus *académique* et rien n'est moins intelligible en dehors du secteur académique et de ses complicités que ces lectures censées «subversives» et «politiques».



Je m'interromps après l'énoncé de ces deux hypothèses brutales. Il n'y a aucun doute que, dans ce débat sur «Paris/USA», je suis partie prenante (comme la plupart d'entre nous) et qu'on me jugera peu capable à ce titre d'adopter la position de l'observateur extérieur objectif. Je ne pense pas que qui que ce soit me le demande. Après une carrière de trente ans en Amérique succédant à une éducation universitaire en Europe, et après une vingtaine de livres de théorie littéraire et d'histoire des idées, publiés alternativement sur l'un et l'autre continents, je me reconnais pleinement sujet et objet de la discussion. Position qui m'oblige simplement à mettre cartes sur table – ce que je vais faire. Ce faisant, je vais arriver à reformuler et à approfondir la première de mes thèses sur la critique post-moderne comme instrument de *sécession* d'avec les sciences humaines et de clôture d'un univers intellectuel autistique, opération réalisée sous la pression de nécessités institutionnelles et de fantasmes de prestige social. Justement parce que dans ma trajectoire “personnelle” (laquelle tient à mon lieu de naissance et mon époque), j'ai opéré le mouvement contraire. La différence de formation et d'orientation des intérêts me semble largement objective et peu mystérieuse.

Il me serait facile de commencer par

dire que je me reconnais certes des influences théoriques françaises (ou plus largement francophones), mais en m'empressant d'ajouter, avec une feinte bonhomie, que ces influences intellectuelles recoupent peu la liste des *French Theorists* si abondamment cités en Amérique. Mes penseurs de langue française à moi, ceux qui m'ont marqué à tel ou tel moment de mon évolution, ce sont (je ne citerai que ceux qui sont vivants ou qui étaient de ce monde au moment où j'ai commencé à réfléchir à leurs travaux), Chaïm Perelman, Lucien Goldmann, Joseph Gabel, Jean-Pierre Faye, Luis Prieto, Zeev Sternhell, Pierre Bourdieu... Qu'ils ne soient pas tous connus au même degré de ce côté-ci de l'Océan n'a rien d'étonnant. Le travail de formation intellectuelle fonctionne par d'autres voies que celles de la notoriété et de la pertinence immédiate.

Certes, il faut ajouter à cette courte liste Roland Barthes, d'autant plus que son *krach posthume* exige qu'on rende témoignage du rôle stimulant qu'il a joué pour les intellectuels de ma génération.

Le seul recoupant la liste américaine canonique des *French Theorists*, c'est Michel Foucault auquel je vais m'attarder – un Foucault qui fera sentir qu'*influence* ne veut justement pas dire *adhésion*. Le contact avec les œuvres de Foucault m'a beaucoup

appris, mais presque toujours *a contrario*, c'est à dire en admirant ses conjectures et ses avancées, mais en rejetant au bout du compte beaucoup de ses prémisses, de ses démarches et de ses conclusions. D'autre part, réfléchir sur Foucault m'a conduit à le confronter à d'autres travaux théoriques, à Koyré, Bachelard, Kantorowitz, Popper, Kuhn et autres épistémologues moins brillamment nihilistes que lui, ou encore à confronter son histoire du sexe dix-neuviémiste à celle de Peter Gay par exemple – qui le contredit presque en tous points¹⁹. Ceci vous paraît un éloge perfide? Mais non, il est sincère, et c'est comme cela que ça va souvent dans le travail des idées et de leur diffusion quand il ne s'agit justement pas de fidéisme et de gnose! Ce n'est pas sous-estimer Michel Foucault, avec son talent intellectuel audacieux et innovateur et ses défauts de caractère évidents, que de dire ceci pour commencer.

Évidemment, me direz-vous, cette révélation de mon petit panthéon francophone personnel ne rime pas à grand chose: d'abord il y a le fait que, comme bien d'autres, j'ai été tout autant et fortement marqué par des penseurs non-francophones en grand nombre, par des historiens de langue anglaise comme Eric Hobsbawm et Norman Cohn, par des sociologues comme Irving Goffman, des linguistes comme

Zellig Harris, par divers empiristes-logiques et analystes du discours, mais aussi par des penseurs de langue allemande, au premier rang desquels Georg Lukàcs et les penseurs de Francfort, Max Horkheimer, Walter Benjamin et Theodor W. Adorno, et par les grands philologues et critiques slaves, de Roman Jakobson et Mikhaïl Bakhtine à Ian Mukarovskỳ.

Ce que je voulais dire et qui a quelque rapport à notre propos, en prenant indiscrètement le cas de ma formation et de mon évolution, qui répond *mutatis mutandis*, à celle de ma situation dans le temps et dans l'espace, c'est que, dans les années soixante finissantes, en Europe, dans une période caractérisée de façon confuse comme «structuraliste» et dans une atmosphère intellectuelle dite encore «marxiste», cette atmosphère d'époque invitait l'étudiant de lettres à sauter par dessus l'antique clôture stylistique et esthétique des études littéraires et à s'initier à la linguistique, à la naissante pragmatique, à l'ambitieuse sémiotique, à l'ancienne rhétorique redécouverte, à la logique naturelle d'une part, aux sciences sociales et historiques en pleine mutation et expansion de l'autre. Ce que je fis alors et je m'en trouve encore bien.

Or, il m'est évident que les études littéraires nord-américaines ont opéré, à peu près dans le même temps ou un peu plus

tard, un *mouvement exactement inverse*. Qu'après avoir été brièvement tentées de sortir du fastidieux et minutieux commentaire du *New Criticism*²⁰ pour ranimer les déjà exsangues études littéraires par les sciences du langage et les sciences sociales, le secteur académique dont je parle a cru comprendre qu'il allait perdre à ce jeu son autonomie et son «âme» – je veux dire son fantasme de prestige, d'audace, de mission et de légitimité «sociétales». Il s'est agi alors de trouver au plus vite un dispositif susceptible de *faire barrage* à cette invasion des sciences sociales et langagières qui ne pouvaient que priver à court terme lesdites études littéraires de pertinence, d'autonomie, de prestige et de portée.²¹

Une minorité de critiques U.S., comme Fredric Jameson et Robert Scholes, ont maintenu dans les études littéraires des perspectives socio-historiques – bien que tous aient été *marqués* par l'hégémonie idéologique qui pesait sur le secteur où ils opèrent et n'y aient pas toujours résisté de front, redoutant d'être taxés de *ringardise* – ce qui est bien le pire.

La majorité pourtant des *academics*, et la quasi-totalité de la génération montante des années 1980, bien décidée à imposer un paradigme qui devait lui permettre de déboulonner la génération en place, a passé avec armes et bagages au *scepticisme*

dogmatique de la contre-métaphysique post-moderne.

Pour en revenir à Judith Butler dont j'ignore tout, et pour dire le mal *précis* que je pense de son ouvrage, ce qui me frappe chez elle, ce sont certes les citations révérencieuses et catéchétiques de Lacan, Foucault et Irigaray, mais c'est tout autant l'absence – dans un livre sur la construction culturelle des rôles sexuels – d'une quelconque référence à Ruth Benedikt, à Margaret Mead, à Eleanor Leacock, à Marjorie Shostak et autres anthropologues américaines qui ont beaucoup travaillé ces questions – toutes, au reste, de sexe féminin si ceci pouvait être à Butler une recommandation.

C'est cette exclusion ou cette omission qui signale que cet ouvrage, où il n'est guère question de littérature, émane du champ philosophico-littéraire. Que le sexe ou le *gender* soient des constructions culturelles variables n'est pas une idée neuve en anthropologie. Vraiment pas! Ce qui est neuf, c'est de muer ce constat en une métaphysique pyrrhonienne anti-positiviste.

Par ailleurs, le discours butlérien, *presque* dépourvu de références empiriques, arbitraire et spéculatif, se prête remarquablement à la rétorsion: encore un effort est-on tenté de lui dire si vous voulez être

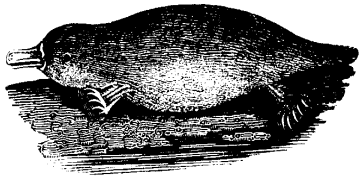
radicalement nihiliste – il y a dans votre livre encore trop de quasi-références et de quasi-arguments, il y a des restes de positivité, de volontarisme militant et d'identité féminine. Votre «post-féminisme», si naïvement subversif qu'il se veuille, invite une «post-butlérienne» à déconstruire prochainement son féminisme résiduel – avant de passer un jour à son tour à la moulinette. Dans le relativisme post-moderne, *anything goes*, la seule logique est celle de la surenchère, mais elle ne garantit pas de n'être jamais à son tour débordé et phagocyté et puis mis au rancard.

Le pyrrhonisme post-moderniste si ostentatoirement déployé, a fonctionné et fonctionne à mes yeux en Amérique du Nord comme un *mécanisme de défense* et d'autovalorisation, de légitimation paradoxale d'un secteur académique en déshérence et comme l'arme d'une génération elle aussi en mal de légitimation, affrontée à une extrême concurrence entre ses membres, en quête d'un pavillon collectif et d'une méthode combinant le *double avantage de la radicalité apparente et de la facilité*. Le nihilisme de la critique anglo-américaine m'apparaît être ainsi un moyen paradoxal de se légitimer face à une déperdition de crédibilité et d'influence. Le secteur académique anglo-américain a procédé à quelque chose comme une

professionnalisation autistique.

Que ce pyrrhonisme académique, ce «nihilisme de la chaire»²² ait trouvé à se combiner avec divers activistes sociaux et politiques et, curieusement, à des activistes *identitaires*, forme un nouveau **paradoxe intellectuel** dont je parlerai plus loin; mais, pour prolonger l'hypothèse sociologique, cette rencontre un peu «inattendue» ne tient pas du mystère: la clôture protectrice du champ et la transposition anémique d'une légitimation politico-civique extérieure, contradictoires entre eux, ne convergent pas moins dans leurs rôle d'autoprotection de la «discipline» et de promotion de sa propre carrière.

Il ne s'agit d'ailleurs que de ramener la politique à un bavardage anti-métaphysique distingué; ceci l'édulcore considérablement et ne risque pas de faire tort à la carrière.



Je m'attarderai au cas qui me semble de loin le plus intéressant parmi les grands Inspirateurs de la critique *po' mo'*, en dépit

des critiques que je lui adresse, celui de **Michel Foucault**. C'est que la pensée de Foucault présente déjà cette rencontre du *relativisme comme méthode et d'un "agenda" politique déterminé* que je dénonce comme inconséquent chez les critiques américains. Que j'explique donc un peu comment je me situe par rapport à son héritage.

Les deux derniers livres de Foucault viennent de paraître (cette production posthume croissante, qui fait penser à celle de Walt Disney, toutes proportions gardées et comme on dit «sans comparaison», atteste de la rentabilité durable de ce penseur dans une édition française en crise).

Le plus récent, celui de 1999, s'intitule *Les Anormaux*. C'est son cours de 1974 au Collège de France et c'est de l'excellent Foucault et très typique – y compris typique de ses partis pris. Il s'agit dans ce cours transcrit, de la production médicale et psychopathologique au cours des deux siècles de la modernité du *monstre incorrigible* et de son *exclusion*. Le caractère illusoire et changeant de la connaissance scientifique et le caractère répressif de tout présumé sur l'homme *normal*, ainsi mis en lumière, ne pouvaient que plaire à un public étudiant post-soixante-huitard – d'autant que le commentaire souvent magistralement ironique s'applique à des médecins à lorgnons et en redingote du

siècle passé, acharnés, du haut de leur vertueux positivisme, à pourchasser des pervers, des onanistes et des pédérastes. Cependant, ceci, c'est le *choix d'objet* du philosophe et cela tient à l'efficacité pédagogico-idéologique de Foucault en son temps. Ce choix d'objet est dicté par un programme idéologique, fort sympathique mais subjectif, et celui-ci dissimule un peu la *portée* de la philosophie ou de l'épistémologie même. Tous ne voyaient peut-être pas que la thèse soutenue par Foucault avait une portée anti-humaniste an-archiste (pour réduire l'analyse une fois de plus, faute de temps, à deux étiquettes), portée bien plus englobante que le cas de quelques écrits médicaux sentimentueusement répressifs du siècle passé, convoqués et cloués au pilori, au point d'englober tout spécialement toutes les pensées militantes et progressistes. Car ce sont elles qui ont présumé massivement des certitudes anthropologiques censées fonder leur critique d'une société «mal organisée», ce sont elles qui ont narré de grandes espérances historiques et prescrit, au bout de longs mais fragiles raisonnements, un remède ultime aux maux sociaux et montré l'imminence d'une transformation historique à vue, bienfaisante et ultime. À tous ces titres, si on leur applique l'épistémologie foucauldienne, ces espérances

militantes s'effondrent comme des châteaux de cartes.

Il faudrait aussi comprendre comment et pourquoi la réflexion de Foucault, souvent subtile et complexe, *se prête* constamment à des simplifications liber-taires un peu adolescentes. Prenons la thèse d'emblée confuse, mais devenue en Amérique caricaturale, de l'omniprésence du Pouvoir et de sa vocation de contrôle panoptique, la «société carcérale» (de l'école gardienne au pénitencier) succédant à la société de torture dont elle serait l'avatar moderne. Dans notre société de surveillance délatrice, des vidéos de centres d'achat aux *vigilantes* de l'Internet, ceci peut paraître une idée justement protestataire et perspicace. Elle se rapproche des thèses gauchistes bien connues sur la «société répressive» développées par des esprits aussi différents de Foucault que Marcuse et Adorno, d'où la tentation de les amalgamer – le *synchrétisme* étant le péché mignon de toute connaissance idéologique du monde.

Il faut dire cependant que comme tout amalgame, celui-ci est d'un simplisme désarmant qui le prive de valeur opératoire, les questions sociologiques et historiques ne commençant à se poser qu'après avoir dépassé ce qui se ramène au bout du compte à un *noise of disapproval*. La dénonciation du «Pouvoir» est vide face à la masse des

réflexions modernes, de Tocqueville à Freud, sur la *violence inhérente* des sociétés démocratiques et si on isole la théorie foucauldienne de cette longue réflexion.

Il y avait, me semble-t-il, une question première chez Foucault et elle englobe la totalité de son œuvre malgré ses successifs changements de cap: *comment historiquement le sujet humain s'est-il pris comme objet de connaissance?* Non seulement, une fois encore, cette question est-elle valide, mais elle est par ailleurs peu propre à Foucault: elle est celle de toute la modernité philosophique remontant à Kant, à Weber.... C'est dans ce vaste ensemble qu'il faut lire l'apport de Foucault et non comme s'il était le premier ou le seul de son espèce.

Quant à l'historicisme, à l'axiome d'une signification immanente de l'histoire humaine pourvue d'un sujet fondateur et d'une téléologie (du «progrès» de Condorcet à ses avatars «révolutionnaires»), sa critique traverse aussi les deux siècles modernes. Simplement, Foucault, qui a évolué sur ce point à la fin prématurée de sa vie, a mis plus de radicalité que quiconque à soutenir que la connaissance de l'homme et le sens de son histoire n'auront été tout d'un tenant qu'une illusion transitoire.

Si le «dernier» Foucault, celui du *Souci de soi* et de *l'Usage des plaisirs*

réintroduit le sujet éthique de l'Antiquité, il continue à écarter pourtant le sujet *moderne*, historique et social.

Foucault, parmi d'autres penseurs en grand nombre, a fait un travail souvent stimulant, il a *défamiliarisé*, il a montré *l'étrangeté* des formes de connaissance d'un passé récent, et il l'a fait sans prétendre se placer, comme les anciens historiens des idées le faisaient, en sollicitant les données, sous un point de vue de *progrès cognitif* que sa philosophie excluait d'emblée. Foucault a varié dans le choix de ses instruments heuristiques, les épistèmè, les formations discursives, les «régularités», les dispositifs de pouvoir forment des objets au potentiel herméneutique varié, mais ces tâtonnements mêmes rendent sa démarche intéressante – quoiqu'on puisse regretter qu'il n'ait pas consenti à expliquer ses abandons de conceptions et ses évolutions.

Par ailleurs, on ne peut ignorer qu'il y a peu d'œuvres qui ait été plus abondamment réfutées dans les données alléguées et les synthèses proposées que celle de Michel Foucault.

Ou bien vous me soutiendrez que les documents historiques sont des sortes de taches de Rorschach où Foucault était libre, comme vous et moi, de projeter ses obsessions personnelles et ses fantasmes²³ – ce qui mettrait fin au débat – ou vous me

permettez de rappeler que l'*Histoire de la folie* – par exemple – a été réfutée de façon documentée, convergente et convaincante par *tous* les historiens qui ont pris la peine de l'analyser. (Voir notamment le résumé de certaines de ces réfutations dans Merquior, 1985, chap. II).

Je rappelle que Foucault a soutenu, seul parmi les épistémologues contemporains, la *thèse de l'épistémé unique* définissant dans un état de culture les «conditions de possibilité de tout savoir» (Foucault, 1966, 179) et que cette thèse, il ne la défend pas lui-même de façon convaincante dans *Les mots et les choses* qui ne porte que sur une homologie cognitive entre sciences de la nature, économie politique et grammaire, c'est-à-dire, pour l'âge classique même, demeure fort loin d'englober l'examen de «tout savoir» de ce temps. Cette thèse, non seulement n'est pas démontrée empiriquement, mais elle n'est pas heuristiquement prometteuse au regard de l'hypothèse contraire, celle de formations cognitives impossibles en conflit ouvert dans tout état de société. Les *épistémè(s)* de Foucault recouvrent en effet de grandes hétérogénéités et se bornent à les négliger, à les sous-estimer et nullement à les dépasser.

En résumé... Il y a dans les écrits de Foucault, outre une force heuristique

désordonnée mais talentueuse, un maniérisme intellectuel qui gâche la justesse de la démarche, une ostentation d'ampleur érudite qui est régulièrement prise en défaut par d'autres spécialistes *et* une capacité séduisante à donner dans un côté «mélodramatique», à glisser dans des conjectures libertaires, des protestations, comme on disait vers 1968, «contestataires», qui ont fait de l'effet par leur transposition d'idées à la mode dans ces années-là, et qui permettaient de protéger l'œuvre des réfutations de nombreux «détails» inexacts ou omis.

Foucault est représentatif des traditions de «dévotion», de hauteur cabotine et de mépris de la discussion qui appartiennent en propre à la philosophie française. (Voir les études polémiques sur ce point, de Jean-François Revel à Jacques Bouveresse). Il est, complémentaiement, représentatif d'une autre tradition proprement franco-philosophique, celle de l'erreur politique plastronnante dont l'approbation absurde plus encore qu'irresponsable de la Révolution iranienne des Ayatollah fut un exemple frappant.

Il est donc vrai qu'en lisant Foucault un peu éclectiquement, en en prenant et en laissant, en négligeant les assertions relativistes tranchantes mais mal soutenues et en réinscrivant sa généalogie des discours

dans un *cadre de pensée socio-historique*, à proximité des concepts sociologiques d'un Pierre Bourdieu, comme ceux de *domination*, *méconnaissance*, *violence symbolique*, *illusio*, *fides implicita*, j'ai traité comme un vulgaire supplément rhétorique ce qui, pris à la lettre, formait un *système* foucauldien, système que je trouve sophistiqué et pernicieux.

En remontant à Foucault je voulais aborder dans son histoire récente le caractère contradictoire du système critique post-moderne ballotté entre nihilisme heuristique et contestation politique. Je reviens sur l'interpolation aux Amériques de préoccupations politiques et civiques dans des critiques des discours, de la littérature et de la culture, celles de Derrida, Lacan, Baudrillard et Foucault principalement, dont la visée commune était:

1. de retirer au discours assertifs, aux sciences humaines comme aux grandes doctrines politiques, identitaires notamment, toute véridicité – tout fondement et toute cohérence. Il est peut-être désolant de devoir admettre que les idéologies de justice et d'espérance, celles qui ne se contentent pas de (feindre de) connaître le monde mais prétendent le transformer, sont plus que d'autres tissus

d'antinomies et de contradictions, qu'elles sont *intenable*s dans leur radicalité, absurdes dans leurs présupposés et leurs axiologies, et donc fatalement intenable et vouées à être perverses. C'est peut-être désolant mais dans le cadre heuristique dont je parle, cette conséquence est hors de tout doute. S'il y a un domaine qui ne résiste pas à l'archéologie foucauldienne ni à la déconstruction derridienne ce sont bien les pensées du progrès, les grands diagnostics et remèdes aux maux sociaux, tout ce qui relève, dans la pensée de «gauche» à travers les âges, d'une «Religion de l'humanité» et d'une «Science de l'histoire». C'est le malentendu avec Foucault: sa pensée est en rupture radicale avec tout ce qui, historiquement, de Saint-Simon à Marx, a cru fonder une *espérance* historique, une transcendance rationnelle des maux sociaux – quoique ses cibles apparentes étaient des *figures du Père*, médecins répressifs, administrateurs pénitentiaires et moralistes rancis ...

2. La visée complémentaire est de montrer que le texte littéraire moderniste, ayant fait son deuil, étant le deuil même du Vrai et du Bien, est, axiomatiquement, «immoraliste» et incivique, qu'il sape aveuglément les certitudes «progressistes» ou «révolutionnaires» avec la même dérision radicale

que les valeurs établies, «bourgeoises» ou «patriarcales» quand il les rencontre. Le texte moderniste-type, la fiction fondatrice de la prose moderne, c'est *L'Éducation sentimentale*. Il suffit de déchiffrer la «subversion» ironique que ce roman opère des grandes espérances socialistes et féministes de 1848 pour voir à quelle sauce le texte moderniste mange et a toujours mangé la connaissance militante du monde, les récits fondés sur le Principe Espérance, et les grands mandats identitaires.

Le jeune Gide a écrit dans son *Journal* (je ne parviens pas à retrouver où) une phrase qui résume cette axiomatique moderniste: «On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments». C'est tout au contraire, dans une littérature moderne qui va ou dérive de Jean Valjean à Bardamu. On n'écrit pas de bons romans avec les souffrances des filles-mères ni avec l'épopée des luttes syndicales. La prose moderniste préfère de loin comme matériau – et c'est ce que dénonçait avec tant d'évidence dans sa logique propre la critique stalinienne des années 1930-1950, drapée de vertu prolétarienne, dans *Monde* et dans *Commune* – les «vices» de Palamède, baron de Charlus et les «mots» d'Oriane, duchesse de Guermantes.

La *rencontre* ou plutôt l'assimilation de cette critique pyrrhonienne et esthète et

de militantismes, *même* universitaires, est absolument insoutenable et incohérente de quelque point de vue que l'on se place. Elle est à la source de contresens innombrables et, peut-on dire, d'un contresens généralisé. La critique déconstructionniste sape les bases de toute validité possible d'un programme «social». Elle ne développe chez les étudiants et les étudiantes qu'une sorte de schizophrénie hypocrite, la doctrine philosophique étant en conflit perpétuel avec l'activisme politique, mais réclamant un même degré d'adhésion et d'esprit d'orthodoxie.

C'est peut-être la fonction sociale transhistorique des études de lettres: assurer l'apprentissage du galimatias, de la logomachie et du conformisme. Elles y réussissent souvent à merveille.



Je n'entends pas en développant ce propos, poser que la disjonction du texte moderne et des «bons sentiments», y compris des espérances militantes, et la décomposition de ceux-ci par celui-là soient un quelconque

«bien». Simplement, deux axiomes sont au centre des théories «françaises» – plus exactement, de celles, dûment sélectionnées et appauvries, qui ont séduit de ce côté de l'Atlantique: l'impossibilité de mettre l'écriture littéraire au service de quoi que ce soit et les apories et antinomies tissées dans tout discours assertif, tout discours qui prétend connaître le monde, discours nécessairement fondé sur un «mensonge originel», et discours se décomposant à mesure qu'il affirme.

Ce *nihilisme*, on peut le déclarer lui-même aporétique, il importe peu. Cet élément fondamental ne pouvait être retenu dans sa radicalité dans le monde intellectuel américain qui l'a à la fois caricaturé et recombinaé avec de «bons sentiments» civiques et politiques.

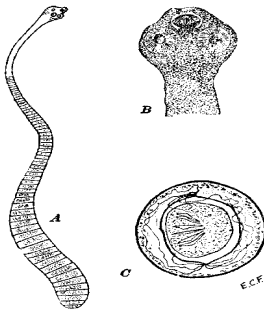
Peut-être faudrait-il replacer la critique américaine actuelle dans l'histoire, que je ne crois pas faite et qui serait instructive et amusante (ce serait un sujet de thèse, si vous voulez), des pensées académiques militantes, pour lesquelles les Allemands des années 1880 trouvèrent un nom, *Kathedersozialismus*, le socialisme de la chaire. L'Autrichien Albert Schäffle, les Belges Émile de Laveleye et Hector Denis, pionniers des sciences économiques et sociales, furent de premiers échantillons de ce socialisme académique dans l'Europe de

la Belle Époque, combinant l'avantage double de l'autorité face au mouvement ouvrier et à ses «doctes ignorants» propagandistes et de la subversivité face à la jeunesse des écoles.

Au socialisme d'universitaires de la fin du siècle passé, compagnons de route prudents et érudits du mouvement ouvrier, s'est substitué de nos jours un pyrrhonisme radical, un *Kathedernihilismus*, un nihilisme libertaire toujours avide de légitimité académique, dont Foucault, Lacan, Baudrillard sont des échantillons diversement typiques. *Foucault ou le nihilisme de la chaire*, tel est le titre français de l'une des premières études d'ensemble (en anglais), par José Merquior, sur l'auteur de *Surveiller et punir*. Ce titre dit bien ce que je viens de suggérer.

Ce nihilisme académique s'est lui aussi constitué, à l'instar de son prédécesseur socialisant du siècle passé, en Amérique du moins, comme le compagnon de route de certains militantismes de notre temps, féministes, minoritaires-sexuels et identitaires, et s'est fait leur source principale d'inspiration et de légitimation. C'est le cas de dire que les voies de la légitimation, à l'instar de celles de la Providence, sont insondables. D'où la surprise qui traverse ces réflexions: comment est-on parvenu en Amérique à

établir, à fonder une position militante sur une épistémologie nihiliste? Pourquoi et comment s'est opérée la rencontre de scepticismes anti-fondationnalistes et anti-humanistes et de «causes» politiques et civiques défendues à travers des études de littérature et de culture? À cette surprise, les thèses socio-institutionnelles par la délégitimation de la discipline littéraire et la surproduction incontrôlée ont l'avantage de fournir une explication, mais elle ne rend pas pleinement raison d'une inconséquence perpétuée et institutionnalisée sur une longue durée. Il faudrait évoquer aussi dans la vie de campus certaines conditions d'isolement social qui favorisent la persistance dans la jobardise.



En changeant maintenant d'angle de vue et en prenant les choses de plus haut et de plus loin, on peut voir aussi que la critique post-moderniste forme un avatar – tardif, sectoriel et bizarre sans doute – d'un conflit moins anecdotique et aux enjeux moins

mesquins. Élargissant les perspectives, on peut remarquer en effet que le conflit du littéraire et du «social» traverse toute la modernité sans se résoudre ni se dépasser – et ce, depuis les socialistes romantiques jusqu'à nos jours. À cet égard, la critique «franco-américaine» figure un avatar tardif d'une **séquence malheureuse de tentatives de dépassement** des termes du conflit, tentative toujours vaine et vouée à l'échec, mais *vieille comme la modernité*; elle ne forme aucunement quelque chose de nouveau.

Parlons donc de littérature. Ma thèse²⁴ est qu'il y a *illisibilité réciproque* entre la formation discursive militante et l'écriture moderniste et qu'il a toujours été impossible de *résoudre* leur affrontement en optant en faveur de l'une ou de l'autre, que, dans le discours social de ce siècle et du siècle passé, elles continuent indéfiniment à se regarder en chiens de faïence en s'adressant l'une à l'autre des (sortes d') objections qu'elles ne peuvent ni éluder ni dépasser. L'illisibilité, la coexistence **impossible** des deux formations est constitutive de la période moderne. Le modernisme littéraire comporte en effet une manière «ironique» de déchiffrer le monde qui menace radicalement les militantismes et les grandes espérances; tandis que le socialisme, le communisme, le féminisme sont les vecteurs d'exigences tout aussi

modernes de déchiffrement d'un monde opaque et scandaleux que la volonté collective des humains pourrait et devrait changer: ils montrent aux esthétiques «pures» ce qu'elles comportent inévitablement de complaisance à la dérégulation et au désenchantement, ils montrent à l'écrivain moderne ses contradictions inhérentes, ses faibles bonnes volontés et ses compromissions. Avec tout son sectarisme, la critique stalinienne des années trente que je voudrais, — vous allez voir pourquoi, — confronter au post-moderniste fin-de-siècle fut l'héritière d'une exigence de donner à l'art une «mission sociale» qui est vieille, elle aussi, comme la modernité.

L'expression de «mission sociale» de l'art fut inventée en effet sous la Monarchie de Juillet par des publicistes saint-simoniens et fouriéristes. Le fouriériste Désiré Laverdant dans sa brochure sur la *Mission sociale de l'art* (1845), en montrant en... Eugène Sue, l'«immortel» auteur des *Mystères de Paris*, avec sa prostituée vertueuse et son forçat innocent, le rare écrivain digne des espérances humanitaires modernes qui avait enfin mis son talent au service du Bien, «commettait» avec un siècle d'avance la *même* erreur de jugement esthétique et civique (erreur que lui reprocheront avec une grande force d'analyse deux inconnus, Marx et Engels,

dans *La Sainte famille*, pamphlet qui est aussi, comme son sous-titre l'indique, mais il me faudrait le temps de développer le parallèle avec aujourd'hui, une «critique de la critique critique», *Kritik der kritischen Kritik*) que les Nizan, les Barbusse et les Aragon montrant Joyce et Proust comme les misérables «reflets» d'une classe bourgeoise décadente et condamnée tandis que le soleil du Réalisme socialiste se levait à l'horizon historique.

Appuyée sur un «marxisme d'intention» ignorant tout de Marx (celui-ci combiné du reste à Lénine et aux élucubrations de Staline), automandatée pour expliquer toute œuvre par l'«origine de classe» et les «services» intéressés rendus à une classe donnée, dénonçant en toute arrogance militante les «sales besognes» des uns, les «histoires de coucherie» des autres, mais aussi imbue d'une *espérance totale* quant à la «marche ascendante» de l'humanité et à l'apparition imminente d'une *autre* littérature qui allait «balayer» toute cette «pourriture» bourgeoise, la critique communiste a repris en les exacerbant les présupposés d'une critique sociale et historique qui partait du refus de considérer la création artistique comme une sphère indépendante, «dégagée des contingences terrestres», qui lisait le texte comme un «produit social» déterminé et y voyait *ipso*

facto un «instrument de domination». La critique post-moderne est une sorte de critique stalinienne inversée et survivant à un déni, à un retrait de fondation.

Comme en effet la critique post-moderne prend exactement le contre-pied de cette critique stalinienne, tout en faisant preuve à l'occasion de la même confusion militante entre le Beau et le Bien, demandons-nous une dernière fois comment elle parvient si souvent à retenir le pire du dogmatisme militant et le pire du confusionnisme crépusculaire. C'est une critique *sentimentale*. Elle reconnaît la ruine, la perte irrévocable de crédibilité des grandes connaissances sur l'homme, des idéologies du progrès et des utopies de changement radical, mais ne voulant pas, sentimentalement, reconnaître que son scepticisme esthétique, traduit en termes civiques, revient à une ataraxie d'adaptation au cours des choses, elle choisit de maintenir à tout prix et contre toute *logique*, un lien factice avec les idéologies identitaires et communautaristes qui fleurissent dans le ressentiment contemporain en feignant de ne pas voir combien ces idéologies ont peu de chance de continuer à respirer sous la cloche du relativisme.

Ici vient ce que j'ai à dire de la littérature. Le modernisme littéraire –

contre l'espérance de signifiante émancipatrice qu'entretient tout critique militant – *sait* quelque chose sur l'histoire des hommes, quelque chose, même et surtout chez un Céline ou chez un Drieu La Rochelle, qui, combinant connaissance et méconnaissance, menace terriblement toute position de lutte, toute volonté de changement d'un monde inique et tout espoir de clarification du sens du monde. Si les livres de talent sont obscurs, ambigus, immoraux, anoniques, indécidables, c'est que le monde par certains côtés l'est aussi!

D'une certaine façon, les critiques staliniens *ne se sont pas trompés en les condamnant* et ils avaient l'avantage de la cohérence et de l'exigence. Leur erreur n'est patente que dans l'idée (essentielle, il est vrai, à leur système) que la littérature moderne serait «au service» de la bourgeoisie, de la domination de la classe bourgeoise, fût-ce en proposant à la «rêveuse bourgeoisie» des moyens d'évasion et de dénégation. Mais pas du tout ou fort peu! Il n'y a pas de *service* de la déréliction, de l'opacité du monde ni même (chez les modernistes «faisandés») de la déchéance et de l'abjection. Ce sont plutôt l'incivisme et l'immoralisme qui sont au service de l'écriture moderne!

La littérature moderne s'est développée **contre** le projet «bourgeois»

(repris par les Grands récits socialistes) de domination du monde, par une mise en texte de l'opacité, du désordre, de l'embrouillement et en développant une écriture intransitive, en mettant au monde des livres «sur rien».²⁵

Somme toute, on pourrait retourner la logique du déterminisme *dit* marxiste et la réemployer à *contre-usage*: si le sens de l'histoire se dérobe indéfiniment, s'il n'y a pas d'«énigme résolue» de l'éternelle exploitation des hommes, si progrès et dialectique de l'histoire sont des mots creux, alors le texte littéraire moderniste pourrait bien *refléter*, par son énigmatisme même, cette évolution négative. Le texte moderniste serait un juste *reflet* d'une aventure humaine pleine de bruit et de fureur et qui au bout du compte déçoit toujours les zéloteurs du progrès et ne signifie rien. Si la barbarie présente est l'énigme irrésolue de l'histoire, alors même la «littérature du désespoir» est pertinente dans sa négativité, et le réalisme, socialiste ou bourgeois, n'est plus et ne fut jamais qu'une position «éthique» et, proprement, idéaliste.

La pratique littéraire moderne prend tout son sens dans un monde dépourvu ultimement de sens, de direction, où toute espérance comporte sa perversion et son échec. Par un paradoxe ultime, elle devient

alors parfaitement et référentiellement signifiante. Limpide... La littérature moderne ne peut être vue en effet comme une «conversion à l'humain» (la formule est de Jean Guéhenno) qu'*a contrario*, c'est-à-dire dans un monde où les idéaux de justice, de communauté, n'engendrent que le meurtre, l'absurde et l'inhumain. Mais c'est bien d'un tel monde qu'il semble s'agir. Les critiques de gauche de tout le siècle ont jugé qu'il y avait un *scandale* d'une écriture qui se détourne du «monde réel», une littérature qui ne pouvait avoir d'autre fonction *réelle* que de fournir des alibis à la classe dominante et de refuser son appui aux dominés. Ils faisaient une erreur de jugement en dépit de l'évidence du scandale qu'ils montraient du doigt: cette erreur de jugement peut être, elle aussi, prouvée *a contrario*, et ce sont les échantillons de la littérature réaliste-socialiste qu'ils espéraient voir s'épanouir qui la démontrent: l'écriture moderniste est scandaleuse dans son impuissance indifférente face aux scandales du monde, mais elle est un moindre scandale que celui qu'inflige les textes qui se mirent au XX^{ème} siècle au service de ce que leur auteur voulait croire correspondre à la *vérité* du monde.

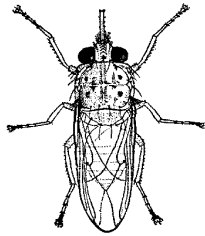
C'est Walter Benjamin qui a raison, dans ses «Thèses sur la philosophie de

l'histoire (*Über den Begriff der Geschichte*)» en ce qu'il maintient *comme scandales* les deux termes de la contradiction:

Es ist niemals ein Dokument der Kultur, ohne zugleich ein solches der Barbarei zu sein. — Il n'y eut jamais, écrit-il, de document de la culture qui ne fût en même temps témoignage de la barbarie.

Walter Benjamin a formulé la règle d'une *ambivalence* critique. Ni instrumental, ni irréductible et «subversif», le texte littéraire demeure positionné dans le discours social et, par là, mais par des médiations qui

ne sont jamais simples dans ce que les années 1930 désignaient comme les «lutttes». Indifférente à la misère des hommes et nécessairement inaccessible aux masses, la littérature moderne en bloc est **aussi** un monument de la barbarie — tout au plus pourrait-on dire que dans un monde qui ne s'achemine évidemment pas vers le Règne de la liberté, ceci n'a plus guère d'importance.



À QUOI SERT LA LITTÉRATURE? ²⁶

Bonne question, mais vaste tout de même! Il y a eu plusieurs enquêtes tous azimuts de cette sorte dans le siècle qu'il faut désormais dire passé: «Pourquoi écrivez-vous?» demandaient les surréalistes dans les années vingt aux lecteurs de *Littérature*. «Pour qui écrivez-vous?» corrigeaient et rétorquaient plus tard les communistes de *Monde*. Voici donc un nouvel avatar de la grande question sur la *raison d'être des lettres* et les mandats (ou alibis) des littérateurs. La formule de *Tribune juive* a des allures brutales, utilitaristes. Les écrivains et critiques post-modernes ne manqueront pas de répliquer hautement, mais un peu fadement – en s'inspirant de Cyrano,

C'est encor bien plus beau lorsque c'est inutile!

Ceci ne veut pas dire que les questions (faussement) béotiennes de cette sorte ne méritent pas de réponse. Mais il y aura autant de réponses qu'il y aura d'angles d'approche; il y aura ceux qui pour répondre penseront Mallarmé, ceux qui penseront Céline, ceux qui penseront best-sellers, ceux qui penseront littérature féministe (ou engagée) etc. : il n'est pas du tout certain qu'ils parleront de la *même*

chose et il n'est pas étonnant en ce cas qu'ils aboutiront à des considérations contradictoires.

Il faut donc expliciter d'abord *de quoi* on va parler et, en ce qui me concerne, de quel paradoxe, prometteur je suppose, il me semble à propos de partir. Je pars de ceci: que toute la critique littéraire depuis quarante ans et plus – s'attachant au modernisme littéraire et négligeant les formes classiques ou antiques des belles lettres – *admire* dans la littérature un discours qui, venant après que les discours publics, officiels, légitimés, de certitude, de savoir, de prescription civique ou morale aient dit ce qu'ils avaient à dire, se met en devoir *de les embrouiller*, de les confronter dans leur «polyphonie» sans résoudre leurs discordances, ni arbitrer entre leurs conflits larvés, un discours qui ajoute de l'opacité aux grandes certitudes *et* aux grandes perplexités modernes, de l'«énigmaticité» là où d'autres cherchent à grands efforts de trouver des réponses claires, de la «cacographie intentionnelle» pour décomposer les plus ou moins rigoureux raisonnements qu'une société se fait.²⁷

Cette littérature moderne qui, au gré de ses admirateurs, rajoute de l'opacité dans un monde qui n'est pourtant pas clair, et où

peut-être l'humain ordinaire aspire à un peu plus de clarté en même temps qu'un peu plus de justice, qui interpole de l'«immoralisme» dans un monde fort peu moral, qui ne conclut pas, qui ne conseille rien, ni d'ailleurs ne déconseille (les best-sellers «New Age» vous conseillent, en style ésotérico-niais, des choses utiles à votre «spiritualité», ils vous vendent des prozac et des viagra spirituels, mais dites-moi quel usage civique ou éthique positif vous comptez tirer de *Madame Bovary*, de *Lolita* ou de *La vie, mode d'emploi* ?), une littérature qui n'est au service d'aucune valeur *établie* (ni d'ailleurs *révolutionnaire*: la littérature moderne n'invite pas *non plus* à changer le monde; ça, c'était le réalisme socialiste soviétique et son échec esthétique – et «historique» – doit donner à réfléchir), une littérature enfin qui, comme les bourgeois rassis le fulminaient du temps de *Bouvard & Pécuchet*, «sape les bases» de la société et depuis deux siècles ironise sournoisement sur tout ce qui est sacré et respectable.

En effet, si tel est le *propre* des œuvres littéraires modernes, caractère constant, reconnaissable dans les réalisations modernes les plus fortes en dépit de leur diversité, si telle est la *pente* que la littérature suit ou sur laquelle elle roule, depuis la poétique ironique de Heine et le scepticisme flaubertien jusqu'aux

impénétrables fictions post-modernes, il est permis de se demander si cette opacité voulue, cette sape perpétuelle des idées reçues **comme** des «grandes illusions» progressistes et militantes, SERT DÉCIDÉMENT À QUELQUE CHOSE. Ou, si vous voulez une alternative, s'il est utile qu'il y ait quelque part dans la vie sociale un discours qui *ne serve à rien*... J'ai suggéré ci-dessus que c'est sans doute pire que cela: si la littérature, des romantiques à nos jours, fait ou peut quelque chose et non strictement rien, ce qu'elle fait est fatalement négatif, elle est l'esprit qui dit toujours *non*, le char de Jaggernaut qui passe, aveugle, sur les idées toutes faites et les valeurs dominantes *comme sur* les grandes espérances «humaines» et les grands rêves des dominés et les écrase.

On comprend que, de Bossuet à Jdanov (gendre de Staline chargé naguère du «secteur» des arts), tous les gens qui ont entretenu des certitudes irrévocables sur le monde et la fatalité de son cours aient fort logiquement réclamé des lettres qu'elles se mettent *au service* de telles certitudes, qu'elles se *rendent utiles*. Cela n'a jamais bien marché, en dépit des efforts «subjectifs» occasionnels des littérateurs mis en demeure; il a bien fallu se débarrasser d'Isaac Bebel', irrécupérable, et de Boris Pil'niak avec une balle dans la nuque dans

les caves de la Loubianka.

Ces exécutions pour crime de modernisme ne se font plus dans nos contrées. On a renoncé aujourd'hui à demander des comptes au littéraire, car il ne pourra que vous donner, avec orgueil ou indifférence, la réponse fameuse de Samuel Beckett: «Bon qu'à ça!»

Disons-le au passage: on comprend mal pourquoi, cette littérature de la polysémie et de l'opacité, du scepticisme et de la *déréliction*, sans légitimité et sans compassion, il faudrait *l'enseigner*. On pouvait enseigner Bossuet du temps qu'il fallait défendre le trône et l'autel, – ce que l'Évêque de Meaux faisait avec talent. On peut enseigner Gaston Miron si on a la faiblesse de croire qu'il met en lignes inégales le ressentiment national et contribue par figures et par tropes aux conditions gagnantes... Mais quelle communion hegelienne du beau, du bien et du vrai trouver et prétendre faire admirer dans Céline non plus que dans Joyce? L'enseignement de la littérature, isolément et *comme telle* – et non comme une composante, significative bien entendu, de l'histoire de la culture et des discours sociaux, me semble avoir plus que jamais quelque chose de philistin, de fétichiste, d'absurde.

La sorte de mépris du monde

empirique accompagné d'ignorance vaniteuse des sciences historiques et sociales que semble requérir l'endoctrinement post-moderne déconstructionniste prédominant sur les campus de notre demi-continent est l'aboutissement lamentable de ce repli byzantin sur la fétichisation du Texte comme «subversivité» inépuisable.

On peut certes *sauver la littérature* si on parvient à soutenir qu'il y a une façon de connaître – face aux connaissances censées claires et synthétiques des sciences, des morales et des doctrines politiques – dans une écriture polysémique, énigmatique, inconclusive que l'on s'accorde à reconnaître propre aux lettres. La littérature, si elle ne clarifie pas le monde, semble savoir quelque chose *sur les manières dont les autres secteurs discursifs «connaissent» le monde et légitiment leurs connaissances.*

Au reste, le texte littéraire n'est évidemment pas à *part ou en dehors* des autres genres du discours. Le texte littéraire est un travail *topographique* du texte sur le «hors-texte», ce texte est radicalement perméable aux discours sociaux, lesquels demeurent présent en lui comme en un palimpseste, fût-il abondamment regratté et réécrit.²⁸

Ceux qui aboutissent à soutenir ceci, que la littérature sert *finalement* à quelque chose, y arrivent par un raisonnement par

alternative du mode *tollendo ponens*. Si nous croyions que les *autres* discours, ceux qui parlent assertivement du monde et concluent, le connaissent adéquatement ou avaient le potentiel de le faire dans de «bonnes» conditions, la littérature serait, en effet, bien inutile. La littérature ne connaît pas le monde mieux que ne parviennent à le faire les autres discours, elle connaît seulement, ou plutôt elle **montre** que les discours qui prétendent le connaître et les humains qui humblement ou glorieusement s'y efforcent, ne le connaissent vraiment pas.

On peut soutenir alors que la littérature fait quelque chose d'«utile» (avec quelques guillemets) ou du moins qu'elle remplit une fonction existentielle qui a sa «vérité», par un travail de confrontation, de problématisation et d'opacification qui serait évidemment scélérat et vain si le discours social, les discours non littéraires, étaient par ailleurs plein de clartés définitives, d'enseignements irrévocables, de sobres et pertinentes identités, de visions du monde confirmées et roboratives – ou s'il offrait vraiment jamais de telles clartés existentielles.

Telle est ma thèse pour conclure: elle ne fait qu'ouvrir sur de nouvelles questions – mais je m'en tiendrai là. L'être de la littérature, alors, est dans son travail opéré **sur** le discours social, et non en ce qu'elle

offrirait, en surcroît des sciences, des journalismes, des philosophies, propagandes et doctrines, des procès-verbaux à sa façon sur le «monde» ou sur l'«âme humaine». La littérature est un *supplément* du discours social, son moment est un après-coup, ce qui peut faire d'elle, non une militante au service d'un programme, si noble soit-il, mais, en effet, une trouble-fête.

Cependant, hâtons nous de le dire, la littérature, même ainsi conçue, n'est pas *critique*, elle ne fait jamais œuvre critique: car elle ne corrige pas, elle ne remplace pas les propos voltairiens et progressistes de Monsieur Homais par des propositions qui seraient plus vraies ou plus adéquates au «réel»; non, elle les montre dans leur «étrangeté», elle les défamiliarise, mais sans posséder d'instrument de connaissance qu'elle pourrait leur *opposer*.

Ce n'est que dans ce cas, en posant ce genre d'hypothèses qu'on se trouve en droit d'affirmer, si on y tient, que la littérature sert, de fait, à quelque chose. Elle parvient souvent à dire: tout ceci ne tient pas debout, ce n'est pas tout ce qu'on pouvait dire, il n'y a pas que cela, «There are more things on Heaven and Earth...», dit Hamlet, on peut voir les choses autrement, «It ain't necessarily so»... En ceci, elle n'est ni roborative, ni constructive – ainsi que l'ont soupçonné tous les doctrinaires, chefs et

cheffesses de partis et hommes d'État qui, de l'Âge classique à nos jours, ont cherché à

la mettre au service *de quelque chose*.



Pour en finir avec les études littéraires ²⁹

Il y a trente ans et plus, les études littéraires fonctionnaient selon un système de légitimation un peu bizarre mais qui avait fait ses preuves: le professeur et ses étudiants passaient leurs jours et leurs nuits à étudier Nivelles de la Chaussée (et la comédie larmoyante), Christine de Pisan (et la doctrine de l'éducation des filles au XIV^e siècle), les tragédies de Voltaire, les satires de Boileau, les poèmes de Sully-Prudhomme et les essais de Charron — textes et auteurs dont nul, en dehors des Facultés, ne prétendait se soucier et dont pas un seul lecteur «ordinaire» ne songeait jamais à faire l'acquisition.

En dehors de la clôture universitaire, prospéraient pourtant Éluard, Aragon, Mauriac, Gide, Sartre, Camus, Duras, Sarraute ou encore — selon les degrés de distinction — Saint-Exupéry ou Gilbert Cesbron... Il était entendu que l'Université ignorerait au moins jusqu'à leur décès ces gêneurs, les écrivains vivants; qu'elle attendrait qu'un hypothétique jugement de

la postérité vienne garantir qu'il s'agissait de valeurs sûres et ne consentirait somme toute à les lire que le jour où plus personne dans la société civile ne les lirait.

Parfois le collégien dissimulait dans son pupitre un exemplaire passé en fraude de *l'Homme révolté* ou des *Nourritures terrestres*. S'il était surpris à ces lectures hors programme, il risquait de se faire tancer et rappeler qu'il avait d'autres chats à fouetter: une dissertation sur le sentiment de la nature chez Madame de Sévigné pour lundi prochain...

On peut se gausser de ce système, c'est n'en pas voir l'axiome dissimulé, le présupposé: certes l'Université ne mettait pas au programme Gide, Mauriac ou Camus, mais c'était pourtant parce que ces Messieurs existaient et écrivaient, parce qu'ils représentaient aux yeux du monde une littérature vivante, que l'Université avait le mandat de porter toute son attention sur le poussiéreux Nivelles de la Chaussée. Autrement dit, bien qu'elle n'en

parlât jamais, l'Université légitimait les études littéraires par le fait qu'il y avait «au dehors» une littérature reconnue et prestigieuse. Son refus de la prendre en compte était accessoire et ne manquait pas de stoïcisme.

On me dira que cela, c'était, même il y a trente ans, le modèle européen; qu'en Amérique et notamment dans nos provinces, dès le début du siècle XX, on avait trouvé plus stimulant et plus «moderne» de faire une place grandissante aux écrivains contemporains... Hélas oui, et c'est ce qui explique le grand nombre de thèses de maîtrise des années 1920 et 1930 (à feuilleter dans les bibliothèques de nos universités canadiennes) qui portent au pinacle et étudient avec un grand soin philologique les œuvres immortelles de contemporains de talent, Francis de Curel, Henri Bernstein, René Bazin et Ernest Psichari. Le modèle à la française avait du bon: il savait qu'on ne peut faire confiance au goût des professeurs et de leurs élèves, que le mystérieux Jugement de la Postérité leur ôtait la douloureuse obligation de faire preuve à chaud de discernement et de bon goût.

Par ailleurs, ce système disparu offrait d'autres avantages peu niabiles: loin de dégoûter l'étudiant des belles lettres, la persistante brimade qui l'obligeait tout au

long de ses études à dissenter sur la doctrine de la légitimité chez Blanc de Saint-Bonnet, sur le vague à l'âme chez Senancour, sur la solitude de l'homme supérieur dans le *Moïse* de Vigny lui donnait une grande faim de nourritures spirituelles plus saines et d'une actualité moins incertaine. Quand il sortait des Facultés, il avait généralement acquis par esprit de compensation la capacité de goûter Georges Bataille, Raymond Roussel, Yves Bonnefoy et Nathalie Sarraute – à moins que, d'un esprit trop docile, l'Université n'ait fait pour la vie un spécialiste exclusif de Blanc de Saint-Bonnet, auquel après dix-huit années d'efforts et de veilles, il consacrait son doctorat d'État.

L'enseignement littéraire faisait fort bien de ne pas se donner pour mandat de faire aimer la littérature. Il considérait que cet amour-là s'acquiert spontanément chez les âmes «bien nées» et qu'il n'avait pas à se préoccuper de susciter le goût des lettres ni l'envie de lire. Élitiste, ainsi qu'on le condamne aujourd'hui, il faisait bien. Inversement, l'amour des lettres n'impliquait pas par voie de conséquence directe l'amour des études littéraires, pas plus que l'amour du sexe n'entraîne fatalement, je ne sais pas si vous êtes de mon avis, l'amour de (ou l'intérêt pour) la sexologie. Un professeur de lettres qui

confie ses enthousiasmes de lecteur dans l'espoir d'en intoxiquer par suggestion les âmes de ses élèves est aussi fâcheux qu'un sexologue qui raconterait en classe ses performances et ses bonnes fortunes. Il ne manque certes pas d'exemples de ces deux sortes d'imposteurs.

Quelque chose est arrivé, il y a une vingtaine ou une trentaine d'années, avec le développement même des institutions universitaires et l'élargissement de l'accès à l'université. On n'a pas seulement mis les écrivains vivants au programme, comme de bons esprits progressistes et critiques le réclamaient depuis longtemps, – ceci n'est pas l'essentiel. Ce qui est arrivé un jour et même très vite, c'est qu'il s'est plus vendu d'exemplaires de ces ouvrages contemporains à l'intention des cours collégiaux et universitaires qu'il ne s'en achetait spontanément de la part de «l'honnête homme», grand liseur, consommant de la littérature pour son seul plaisir spirituel. L'encre à peine sèche, les derniers romans de Jacques Godbout, de Marie-Claire Blais ont pris par ballots entiers le chemin des cégeps et des départements d'études littéraires. Au contraire, l'honnête homme, amateur de livres, passionné de littérature novatrice, attentif au mouvement littéraire, était en train de devenir une réalité sociologique des

plus évanescence. La littérature (l'ainsi nommée québécoise ou la française) se vendait de mieux en mieux, mais c'était parce qu'elle était «au programme».

En d'autres termes, les écrivains vivants avaient pris la place et remplissaient la fonction des grands morts poussiéreux. Ils auraient pu aussi bien publier leurs œuvres dès l'édition originale avec des notes en bas de page et des questions à la fin des chapitres, ce qui eût allégé la tâche des enseignants chargés d'en faire saisir la beauté et l'intérêt à l'étudiant réticent et, comme on disait, de moins en moins «motivé». L'étudiant, toujours animé du saint esprit de contradiction, dissimulait désormais dans son cartable et lisait aux toilettes les bandes dessinées de Lauzier, de Brétecher, de *Métal Hurlant*. Il était certes possible de refaire l'opération de cooptation, de mettre au rancart, la mort dans l'âme, jusqu'à Tremblay, jusqu'à Chamberland, pour essayer un cours de sémiotique icônique consacré à *Tintin*. Les étudiants du nouveau siècle trouvaient même Tintin «niaiseux» et renâclaient à en recenser les graphèmes et à en moduler la tropologie. La crise était venue.

J'omets ici l'épisode par lequel les écrivains s'étaient vu attribuer au Québec la fonction civique de constituer ensemble une Littérature Nationale, floraison tardive d'un

modèle du siècle dix-neuf: d'Aubert de Gaspé fils à Hubert Aquin, cette littérature nationale en voie de développement n'était pas plus mythique ni plus artificielle que celle dont le Lagarde-et-Michard est le terme. Elle ne l'était pas moins. Que c'est loin tout cela...

Le problème qui s'est donc posé il y a quelques années, mais de façon non avouée, subliminale d'abord, était celui-ci: comment maintenir et développer les études littéraires alors que la littérature, la bonne et vraie littérature instituée, avait disparu ou avait cessé du moins d'occuper dans le champ social une place, un secteur bien visible et bien légitime? Une telle situation de crise prouve *a contrario* ma thèse: tout en n'en parlant jamais, les anciennes études littéraires tiraient leur justification de l'existence de cette littérature vivante mais frappée académiquement d'interdit.

L'Université n'a commencé à mettre au programme les écrivains vivants que le jour où les seuls lecteurs de littérature sont devenus des jeunes gens et des jeunes filles dont l'amour des lettres était subordonné à la poursuite d'un Diplôme. Songez que, de 1870 à 1940, il y a eu à Paris non seulement plusieurs hebdomadaires mais plusieurs *quotidiens littéraires*, concurrents et prospères: le *Gil Blas*, *L'Écho de Paris*, *Commedia*... Les gens de lettres n'avaient

pas besoin des magisters et de leurs élèves pour tenir leur rang et participer à la rumeur sociale. Leur public n'était pas réduit à n'être que des salles de classe. Comment proclamer aujourd'hui: je suis l'avant-garde; j'expérimente la nouvelle écriture, je suis incompris, les philistins me dédaignent, — la preuve: je ne suis au programme que des cégeps de Saint-Jovite et de Rivière-du-Loup?

Une autre formule est apparue comme antidote à la crise. Jean-François Revel parle quelque part d'un pays imaginaire où il y aurait abondance de critiques d'art mais pas un seul peintre. Une telle chimère s'est incarnée dans le monde universitaire québécois. Puisque la littérature avait cessé d'intéresser, peut-être pouvait-on cependant maintenir en vie les départements littéraires en dépit de leur coma dépassé. Il suffisait de mettre au programme les critiques littéraires eux-mêmes, d'enseigner les théoriciens de la littérature et rien qu'eux, de faire des études littéraires l'étude des études littéraires.

L'enseignant renonçait ainsi à faire lire aux étudiants Racine, Michelet, Proust, — fatigants et ennuyeux; il leur faisait étudier Barthes sur Racine et sur Michelet, sur Balzac, Gilles Deleuze sur Proust, etc., ce qui évitait à l'étudiant(e) la tâche ardue d'aller lire les textes «primaires», tâche dont

ces penseurs s'étaient acquittés à merveille à sa place.

Il y a un certain bon sens dans cette méthode: quiconque a lu la *Morphologie du conte* populaire russe de Vladimir Ia. Propp est indubitablement dispensé d'aller lire les cent cinquante premiers *skazka* du relevé ethnographique d'Afanasiev, dont Propp a rendu raison de façon magistrale. Si l'on pousse l'analogie, il est évidemment plus expédient d'étudier en profondeur *Figures I, II* (et même *III*) de Gérard Genette que de se mettre à lire avec ses modestes lumières les trois ou quatre cents romans de la culture occidentale qui servent d'«exemples» à cet universitaire épris de système.

L'étudiant contemporain est invité ainsi à appliquer un axiome de la sagesse antique (que peut-être il ignore): *Ars longa, vita brevis*. (Version latine du premier aphorisme d'Hippocrate ὁ βίος βραχύς ἢ δε τεχνη μακρά — ceci est ma contribution au régime des notes en fin de texte.³⁰)

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, il me semble que tout ceci ne peut pas durer encore très longtemps. On me dit que ça durera bien autant que nous. J'en doute un peu. Sous nos yeux, Roland Barthes est devenu aussi désuet que Nivelles de la Chaussée ou Blanc de Saint-Bonnet. C'est

dire que le rythme d'obsolescence nous dépasse. Sans doute pourrait-on serrer les dents et, puisque même *Tintin* ne passe plus, en revenir à enseigner Nivelles de la Chaussée et s'y tenir contre vents et marées. On peut aussi louvoyer, panacher, réveiller l'attention moribonde de la jeune génération en mettant au programme Platon, *Tintin*, Nivelles de la Chaussée et Jacques Derrida; il y en aurait pour tous les goûts.

On peut encore, faute de grands écrivains légitimés par les trompettes de la renommée, transformer la classe en cours de création littéraire: la littérature n'étant plus, soyons impavides et faisons-la nous-mêmes! (Technique pédagogique habile qui permet accessoirement de faire passer l'accord des participes).

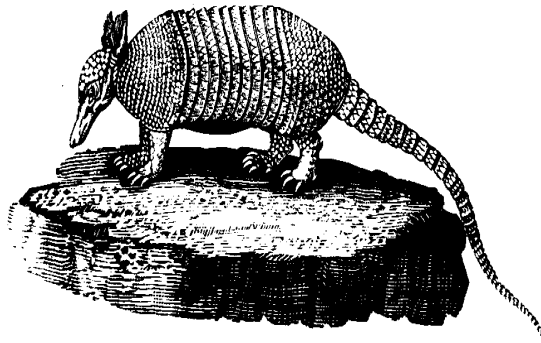
Accepterons-nous d'envisager un cas de figure qui rendrait raison du marasme et des tactiques divergentes actuelles: ce serait l'hypothèse que les études littéraires telles qu'elles persistent à exister n'ont plus guère de *raison d'être*. Toute institution menacée tend à faire ici un raisonnement par les conséquences qui élimine sans examen une aussi fâcheuse hypothèse. Tout de même. Faut-il mettre la clé sous la porte? Ou mettre la main à la pâte? Faire renaître par nos propres forces — à nous enseignants — une littérature moribonde? Mais la

littérature au Québec est *déjà* écrite en sa plus grande part par des gens qui sont des enseignants, qui l'ont été ou qui le seront...

Faut-il encore, faute de littérature autochtone, mettre au programme celle de pays où les lettres semblent plus vivaces, plus aimées, mieux pourvues de mandats et d'enjeux? La colombienne, la tchèque, la japonaise, l'albanaise même! Car il ne fait pas de doute que l'enseignement littéraire stérilise à la longue la littérature vivante du pays où il sévit. Si j'étais un des derniers hommes de lettres, je poursuivrais devant les tribunaux les cégeps qui feraient mine de me mettre au programme. Et si on me disait: «Oui, bon, mais votre public, vos ventes? Vous en vendrez cinquante exemplaires de votre malheureux bouquin, tandis que, dans la liste de lectures *obligatoires* (retenez ce mot!) du cours LIT-42501 au Cégep de Ste-Eulalie-de-la-Lie-du-Calice, c'est déjà une vente de cent cinquante copies additionnelles assurée!», je répondrais fièrement: «*Timeo Danaos et dona ferentes*». ³¹ Je dirais aux

littératurologues: « Vos problèmes ne sont pas les miens ». Usant du solécisme pour répondre aux solécismes et anglicismes, ³² j'irai jusqu'à dire: « Vos difficultés m'indiffèrent! »

Les enseignants de la littérature certes ont jeté beaucoup de lest; ils ont renoncé depuis belle lurette à faire comprendre à l'étudiant-diante les beautés de Nivelles de la Chaussée et cependant le ballon ne cesse de perdre de l'altitude. Il faudra bien revenir sur terre, avouer que le souci de connaître, d'étudier, de pratiquer sa vie durant cette activité mystérieuse, la littérature dont gît le secret au profond du cœur, qu'un tel souci ne saurait être bien répandu, que la «demande sociale» de spécialistes de cette sorte ne cesse de s'amenuiser, que leur activité anxieuse et envahissante est nuisible à ce qui subsiste de création littéraire même, et qu'il va falloir sérieusement songer à se recycler.



BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS, MENTIONNÉS ET ÉVOQUÉS
DANS LES DEUX PREMIERS ESSAIS

Angenot, Marc. *La critique au service de la Révolution*. Leuven: Peeters et Paris: Vrin, 2000.

Angenot, Marc. *Les idéologies du ressentiment*. Montréal: XYZ, 1997 (édit. poche).

Angenot, Marc, dir. «L'Esprit de censure / The Censoring Mind». *Discours social / Social Discourse*, vol. VII, 1-2 (Hiver-Printemps 1995).

Angenot, Marc. «Structuralism as Syncretism : Institutional Distortions of Saussure», in John Fekete, dir. *The Structural Allegory: Reconstructive Encounters with the New French Thought*. Minneapolis: Minnesota University Press, 1984, pp. 150-163. (Collection «Theory and History of Literature», vol. 11)

Atlas, James. «The Loose Canon. Why Higher Learning has Embraced Pornography», *The New Yorker*, 22 mars 1999. 60-65.

Bayes, Jane H. *Minority Politics and Ideologies in the United States*. Novato CA: Chandler & Sharp, 1982.

Beauvoir, Simone de. *Le deuxième sexe*. Paris: Gallimard, 1949. 2 vol.

Bernstein, Richard. *Dictatorship of Virtue: Multiculturalism and the Battle for America's Future*. New York: Knopf, 1994.

Boudon, Raymond. *Le juste et le vrai. Études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*. Paris: Fayard, 1995. À compléter par: RB & M. Clavelin. *Le relativisme est-il résistible? Regards sur la sociologie des sciences*. Paris: PUF, 1994.

Bourdieu, Pierre. *Choses dites*. Paris: Minuit, 1987.

Bourdieu, Pierre. «Éléments pour une critique vulgaire des critiques "pures"», *La Distinction*. Paris: Minuit, 1979. 565-585.

Bourdieu, Pierre. *L'ontologie politique de Martin Heidegger*. Paris: Minuit, 1988. éd. originale en revue: 1975, et en allemand, *Die politische Ontologie Martin Heideggers*. Francfort: Syndicat, 1979.

- Boyne, Roy. *Foucault and Derrida. The Other Side of Reason*. Londres: Unwin Hyman, 1990.
- Bloom, Allan. *The Closing of the American Mind*. New York: Simon & Schuster, 1987 trad. *L'Âme désarmée*. Paris: Julliard et Montréal: Guérin, 1987.
- Bricmont, voir Sokal.
- Butler, Judith. *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. New York: Routledge, 1990.
- Crémant, René [pseudonyme]. *Les matinées structuralistes, suivies d'un Discours sur l'écriture*. [sic] Paris: Laffont, 1969.
- De Man, Paul. *Wartime Journalism, 1940-1942*. Lincoln: U of Nebraska Press, 1989.
- D'Souza, Dinesh. *Illiberal Education: The Politics of Race and Sex on Campus*. New York: Free Press, 1991.
- Dowling, William C. «Saving Scholarly Publishing in the Age of Oprah: The Glastonbury Project», *Journal of Scholarly Publishing*, XXVIII, 3: 1997. 15-134.
- Fekete, John. *Moral Panic. Biopolitics Rising*. Montreal: Robert Davies, 1994.
- Foucault, Michel. *Les anormaux. Cours au Collège de France*. Paris: Gallimard, Le Seuil, 1999. Précédé de: *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France*. Paris: Gallimard, Le Seuil, 1997.
- Gay, Peter. *The Bourgeois Experience: Victoria to Freud*. New York: Oxford UP, 1984– 5 vol.
- George, François. *L'effet 'yau de poêle. De Lacan et des lacaniens*. Paris: Hachette, 1979.
- Habermas, Jürgen. *The New Conservatism. Cultural Criticism and the Historians' Debate*. Cambridge: MIT Press, 1989. Recueil d'articles tirés de *Kleine politische Schriften, V & VI*. Francfort: Suhrkamp, 1985, 1987.
- Hughes, Robert. *The Culture of Complaint: The Fraying of America*. Oxford: Oxford U.P., 1993. Trad. *La culture gnangnan*. s.l.: Arléa, 1994.
- Jameson, Fredric. *The Political Unconscious*. Ithaca: Cornell UP, 1981.
- Kimball, Roger. *Tenured Radicals*. Revised edition. Chicago: Dee, 1998 (Éd. orig.: 1990).

- Le Brun, Annie. *Vagit-prop, lâchez tout et autres textes*. Paris: Ramsay / Pauvert, 1990.
- Lecourt, Dominique. *Les piètres penseurs*. Paris: Flammarion, 1999.
- Lehman, David. *Deconstruction and the Fall of Paul De Man*. New York: Poseidon, 1991.
- Lentricchia, Frank. *Criticism and Social Change*. Chicago: Chicago UP, 1983.
- Lilar, Suzanne. *Le malentendu du "Deuxième sexe"*. Paris: PUF, 1970.
- Loesberg, Jonathan. *Aestheticism and Deconstruction. Pater, Derrida, and De Man*. Princeton: Princeton UP, 1991.
- Lyotard, Jean-François. *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris: Minuit, 1979.
- Mazzoni, Cristina. «On the (Un) Representability of Woman's Pleasure: Angela of Foligno and Jacques Lacan», dans Jane Chance, dir. *Gender and Text in the Latter Middle Ages*. U. P. of Florida, 1996. 239-261.
- Merquior, José Guillermo. *Foucault*. Londres: Fontana, 1985. Trad.: *Foucault ou le nihilisme de la chaire*. Paris: Presses Universitaires de France, 1986.
- Nelson, Cary. *Manifesto of A Tenured Radical*. New York: New York UP, 1997.
- Paglia, Camille. *Sex, Art, and American Culture*. New York: Random House, 1992.
- Reiss, Timothy J. *The Uncertainty of Analysis. Problems in Truth, Meaning, and Culture*. Ithaca & Londres: Cornell University Press, 1988.
- Richer, Stephen & Lorna Weir, dir. *Beyond Political Correctness*. Toronto: U of Toronto Press, 1995.
- Roberty, Eugène de. *L'Inconnaissable*. Paris: Alcan, 1889.
- Roiphe, Katie. *The Morning After: Sex, Fear, and Feminism. With a New Introduction by the Author*. Boston: Little, Brown, 1994.
- Scholes, Robert. *Textual Power. Literary Theory and the Teaching of English*. New Haven: Yale UP, 1985.
- Searle, John R. *Pour réitérer les différences: réponses à Derrida*. Cambas: L'Eclat, 1991.

On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments

Slama, Alain-Gérard. *L'Angélisme exterminateur. Essai sur l'ordre moral contemporain*. Paris: Grasset, 1993.

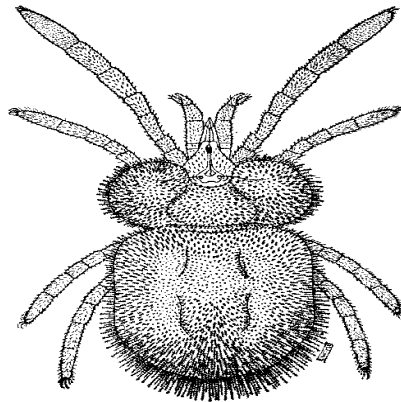
Sokal, Alan et Jean Bricmont. *Impostures intellectuelles*. 2e édition. Paris: Odile Jacob, 1997.

Todorov, Tzvetan. «Voyage en critique américaine», in A. Kibédi-Varga, dir. *Littérature et postmodernité*. Groningue: CRIN, 1986.

Zima, Pierre V[ačlav]. *La déconstruction: une critique*. Paris: Presses Universitaires de France, 1994.

Site internet avec logiciel producteur d'articles post-modernes à volonté:

<http://www.cspe.monach.edu.au/cgi-bin/postmodern> .



Notes

1. P. 235.

2. *Œuvres posthumes*, 11.

3. Le scandale sort après la mort de De Man en décembre 1983. Voir *Times*, 1. 12. 1987, «Yale Scholar's Article Found in Nazi Paper».

4. Pour les amateurs, je crois que le plus ancien pamphlet contre Derrida, Althusser et quelques autres dont Michel Serres, remonte à 1969, – ce qui ne nous rajeunit pas. Voir : Crémant, René [pseudon.] *Les matinées structuralistes, suivies d'un Discours sur l'écriture*. Paris: Laffont, 1969.

5. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des choses à apprendre de ses adversaires même les plus éloignés politiquement, et les plus antipathiques.

6. Au reste, les premiers pamphlets contre Lacan et Derrida remontent en France aux années 1960. Voir note 4 ci-dessus.

7. On a oublié qu'il y a eu une *première vague d'influence française* sur la critique anglo-saxonne, dans les années 1960 et 1970, celle du pidgin-marxisme althusséro-gauchiste; E. P. Thompson parlait de «French Flu». Cf. Pierre Bourdieu, 1987, 64.

8. 1983, 26.

9. À cet égard, Paul De Man, en termes de doctrine de la faillite de la raison historique, est depuis les influences de jeunesse subies, un bon disciple de l'existentialisme allemand.

10. L'expression de «Trend-based Scholarship» est en voie de s'imposer.

11. Celle-ci -- parmi d'autres propos un peu véhéments -- a écrit ceci qui est paru véritablement intolérable aux individus visés: «The followers of Lacan, Derrida and Foucault, far from being political and intellectual sophisticates, are the real fossilized reactionaries of our time». Paglia, 1992, 210.

12. Le taoïsme est un scepticisme philosophique très ancien donc la conclusion éthique, aboulique, ataraxique et apathique est particulièrement radicale.

13. En l'appelant post-moderne je m'amuse évidemment avec son vocabulaire. Le scepticisme philosophique face aux Illusions du progrès et à l'imposture des croyances en l'Homme n'est pas neuf en Occident. Ce maniérisme ne fait pas rupture; parlons plutôt de modernité tardive, ou, pour le dire en latin, *Infima modernitas*.

14. Selon Lehmann, 30.

15. Voir dans ma bibliogr., S. Lilar, *Malentendu du Deuxième sexe*.
16. Un sociologue comparé verrait à tout ceci, je suis sûr, un lointain effet de la structure en départements (Amérique) par opposition à la structure en facultés (modèle européen).
17. J'ai travaillé avec un bibliothécaire de McGill sur les paramètres suivants dans le WorldCat, OCLC, /criticism + english + [année] + books/; le chiffre *réel* serait bien difficile à établir; ces critères combinés sont les moins mauvais, mais quelques livres qui relèvent du secteur visé par moi échappent à cette statistique, tandis que quelques livres de «criticism» biblique ou exégétique (1 ou 2%) s'y glissent. L'hypothèse de mon bibliothécaire est que le résultat est prudent et conservateur, notamment du fait que les publications de centres de recherche, sans ISBN, p. exemple ne sont pas recensées.
18. La *légitimation par repli* est un phénomène connu de la sociologie des militantismes.
19. J'ai essayé de reprendre la problématique du sexe-en-discours dans mon livre, *Le cru et le faisandé*.
20. Le *New Criticism* cherchait obsessionnellement la cohérence intime du texte; le *Deconstructionism* recherche tout aussi obsessionnellement l'incohérence originelle, dans les deux cas, ils la trouvent, tout change et tout doit rester pareil et pour que tout reste pareil, comme dans le *Gattopardo* de Lampedusa.
21. Il faudrait dire aussi combien les philosophies américaines, pragmatistes et néo-positivistes, pouvaient mal servir à cette opération tandis que les spéculations à la française faisaient infiniment meilleure figure exotique.
22. Repris du titre français du livre de Merquior sur Foucault.
23. Foucault a dit au moins une fois ceci: «Mes livres ont toujours été mes problèmes personnels avec la folie, la prison, la sexualité». (cit. Évrard-Franck, *Michel Foucault*, Paris: Bertrand-Lacoste, 1995, 9). Mais cette relation autobiographique, d'ailleurs évidente, ne constitue aucunement un aveu de réduction du travail à une tache de Rorschach et un déni de leur valeur factuelle et rationnellement argumentable.
24. Exposée dans mon livre *La critique au service de la Révolution*, Louvain: Peeters, 1999, coll. Accents.
25. Je me réfère aux livres de Jean Bessière, *Dire le littéraire et Énigmaticité de la littérature* (P.U.F., 1993).
26. Article paru dans un numéro thématique du même titre de *Tribune juive*, Montréal, été 2000. Je joins ce petit écrit à l'essai polémique qui précède dans la mesure où il reprend la question de la fonction du texte littéraire dans la vie sociale.
27. Je ne mets pas de notes; les spécialistes reconnaîtront les allusions et références au passage....
28. J'ai développé ces idées et quelques autres dans «Que peut la littérature?» essai paru dans l'ouvrage collectif *La Politique du texte, enjeux sociocritiques*. Lille: Presses Universitaires de Lille, 1992. pp. 10-27.

On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments

29. Ce papier est paru autrefois dans *Liberté* (Montréal), N° 158: 1985, pp. 27-33. Il est republié ici tel quel.

30. La vie est courte, mais l'apprentissage est bien long.

31. *Enéide* II, 49.

32. Les relever dans la phrase qui précède...

